

" LES JEUNES RUSSES "

ALEXANDRE NÉVIÉROV

TACHKENT
VILLE D'ABONDANCE

Traduit du russe par
BRICE PARAIN

Édition originale

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (VI^e)

" LES JEUNES RUSSES "

ALEXANDRE NÉVIÉROV

TACHKENT

VILLE D'ABONDANCE

Traduit du russe par
BRICE PARAIN

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (vi^{me})

TACHKENT, VILLE D'ABONDANCE

Le grand-père est mort, la grand'mère est morte, puis le père. Il ne reste plus que Michka, la mère et les deux petits frères. Le plus jeune a quatre ans, le moyen, huit ; Michka, lui, en a douze. Du petit monde, pas bon à grand chose. L'un réclame de la kacha, l'autre sculpte avec un couteau une girouette pour s'amuser. La mère n'est plus bien portante, d'avoir toujours faim. Quand elle va chercher de l'eau à la rivière, elle a bien de la peine à revenir. Aujourd'hui elle pleure, demain

elle pleure, mais la faim n'a pas pitié. Tantôt c'est un homme qu'on porte au cimetière, tantôt deux d'un coup. Le père Mikhaïla est mort, la mère Marina est morte. Dans chaque maison on prépare un cercueil. Il y avait des chevaux et des vaches ; on les a mangés, et maintenant on s'est mis à faire la chasse aux chiens et aux chats.

Michka réfléchit profondément.

La famille est grande ; les ouvriers, petits. Lui, il est le plus solide. Le père l'a bien dit avant de mourir.

— C'est toi, Michka, qui seras le chef.

Michka est sorti dans la rue ; les gens parlent de Tachkent. Là-bas le pain n'est pas cher, seulement il faut y arriver : deux mille verstes aller, deux milles verstes retour. Rien à faire sans argent : il faut payer le billet, il faut payer le sauf-conduit.

Ayant longuement écouté, Michka demanda :

— Et un gosse peut-il y arriver ?

— C'est-il que tu veux partir ?

— Pourquoi pas ? Je me terrerai dans quelque trou ; on ne me verra pas.

Les gens rient.

— Non Michka, il faut que tu restes à la maison. D'autres que toi n'ont pu aller jusqu'au bout, Attends encore quatre ou cinq petites années, et alors tu pourras partir.

Mais Michka ne les croit pas. Il voit Tachkent, ville d'abondance, et il n'a peur de rien. Quand il sont venir quelque crainte, il essaye aussitôt de se rassurer :

« Essaie, quoi, tu n'es pas une fille ! Si tu ne trouves pas à mendier, tu t'embaucheras. Tu as tenu la charrue tout un été en place du père ; tu sais atteler des chevaux. Ce n'est pas parce que tu es un peu jeune ; tu vaux bien un homme pour le travail. »

Michka est plongé dans ses réflexions.

Tachkent, ville d'abondance, ne lui sort pas de la tête. Il commence à calculer : deux mille verstes, ce n'est pas loin du tout. A pied, oui, ce serait du chemin. Mais en prenant le train, on y est en trois jours. Et pas besoin de sauf-conduit. En voyant un gosse, on dira : « Ne lui faites pas de mal, camarades, c'est Michka, il a faim. Que pèse-t-il ? A peine un demi-poud, tripes comprises. » Si on le chasse du wagon, il pourra tenir deux jours sur le toit. Il a bien grimpé aux arbres pour dénicher des pies ; c'est pis qu'un toit et tout de même, il n'est pas tombé...

A la vue de son ami, Seriojka Karpoukhine, un peu plus jeune que lui, il se réjouit :

— Tu viens avec moi ?

— Où ?

— Chercher du pain à Tachkent. A deux, c'est plus gai. S'il t'arrive quelque chose, je t'aiderai. S'il m'arrive quelque chose, tu m'aideras. De toutes façons, ici, il n'y a rien à manger.

Seriojka se méfie.

— Et s'il pleut ?

— La pluie est chaude en été.

— Et si les soldats nous chassent ?

— On filera tout doucement.

Serge hésite. Il fouille deux fois dans son nez et dit :

— Non, Michka on n'arrivera pas jusque là.

Michka prend le ciel à témoin :

— Par Dieu, on arrivera, seulement il ne faut pas avoir peur. Il y a partout des soldats rouges maintenant, eux ne nous chasseront pas. Ils verront que nous avons faim et ils nous donneront du pain.

— On est petit, on aura peur.

Michka insiste, argumente : on n'est pas du tout petit. En voilà une affaire, que Seriojka soit jeune ! c'est Michka qui s'occupera de tout ; il cherchera des places dans le train, il interrogera les gens. Quoi, on n'est pas des filles ! Quand cela ira mal, on prendra patience. Si on est chassé du train, n'importe ; à deux on a du courage. On passera la nuit quelque part, on marchera un peu.

Puis on reprendra un autre train, dès que les chefs auront le dos tourné.

— Et quand reviendrons-nous à la maison ? demande Seriojka.

— Très vite. Tout au plus, quatre jours aller, quatre jours retour. On ramassera chacun vingt livres de pain, puis, en route, pour que ce ne soit pas trop lourd....

Les yeux de Seriojka brillent de joie :

— J'en rapporterai un poud.

— Pas la peine. On se le fait prendre si on en a trop. Il vaudra mieux refaire le voyage, une fois qu'on connaîtra la route.

— Il ne faut le dire à personne, Michka !

— A personne.

— Tu le sais, je le sais, et c'est tout : Vanka et Koska vont vouloir s'accrocher à nous, mais ils ont peur des sorcières. Avec eux on ne peut aller nulle part.

— Et toi, tu n'as pas peur ?

— De quoi ? J'irais au cimetière en pleine nuit.

La mère gémissait sur son lit. Fedka, le dernier né, la tenait par le pan de sa jupe, fourrait son doigt dans sa bouche, demandait du pain. Le second, Iachka, se taillait un fusil de bois, pour tirer sur les moldaves :

« J'en tuerai trois, se disait-il, et je mangerai à ma faim. J'en donnerai un peu à Fedka et à maman. Ah, si seulement je pouvais descendre un pigeon ! »

Miohka entra dans l'isba vide et affamée, en-

fonça son bonnet sur ses yeux, fronça les sourcils. Du coup il ressembla à un vrai paysan ; il se tenait debout, les jambes écartées comme un homme.

— Tu es couchée, maman ?

— Je me sens mal aujourd'hui, mon fils.

— Et moi je veux aller à Tachkent chercher du pain.

— Quel Tachkent ?

— C'est une ville à deux mille verstes d'ici où le pain est très bon marché.

Michka parlait avec calme, comme un vrai paysan.

La mère le regardait avec des yeux étonnés.

— Ne dis pas de bêtises, je n'y comprends rien.

Michka se mit à raconter tout en ordre : qu'il y avait beaucoup de fruits là-bas et du pain à s'en mettre jusque là ; qu'en une fois on pouvait en rapporter trente livres (il ajouta dix livres pour mieux convaincre sa mère). Il parla avec précision, comme un livre, rapportant tout ce qu'il avait entendu dire, et ce qu'il avait imaginé lui-même. Quatre jours pour aller tout au plus, quatre jours pour revenir.

— N'aie pas peur, maman.

— Et si tu ne reviens pas ?

— Je reviendrai.

— Fais attention, mon fils, tu vas m'empêcher de

dormir la nuit, je ne vais plus penser qu'à toi. Les hommes eux-mêmes ne s'y aventurent pas, à plus forte raison...

— Pour les hommes, maman, c'est plus difficile. Il leur faut un billet et un sauf-conduit, tandis qu'avec Seriojka, on pourra se cacher. De toutes façons, à part moi, personne ne peut s'occuper de rien. Où enverras-tu Fedka et Iachka ? Tandis que moi, je n'aurai pas peur.

— Oui, mais fais attention, Micha. Pour l'amour du Christ, je t'en prie, ne grimpe pas sur le toit ! Dieu nous préserve, si tu allais tomber, la nuit, en dormant, tu te tuerais. Mieux vaut être bien poli pour qu'on te trouve une bonne place. Qu'est-ce que je ferai, si je reste seule ?

— N'aie pas peur, maman, je ne tomberai pas.

Michka examina ses sandales en tulle, trouées aux talons, et fronça les sourcils.

— Diable, elles sont en mauvais état !

Mais il se rassura tout de suite.

— Il ne fait pas froid maintenant, on peut marcher pieds nus.

Il affûta son bon couteau sur une brique, perça d'une alène un trou dans le manche, le pendit à sa ceinture de cuir, pour ne pas le perdre. Il mit du sel dans un torchon, et fit un nœud serré pour qu'il ne se répandît pas. Il prit ensuite une corde

de chanvre : on ne sait pas ce qui peut arriver en voyage. Défunt son père faisait toujours ainsi : quand il partait pour le marché, il prenait un essieu, une roue, un brancard de rechange. Michka n'avait pas besoin de roue, mais une corde pouvait lui être utile.

La mère alla chercher un sac, le renforça partout avec des pièces.

— En auras-tu assez d'un, Michka ?

— Donnes en deux, comme cela je n'en perdrai pas une miette : qui sait ? on me donnera peut-être des croûtes.

La mère opina.

— Tu as raison, Michka. Prends tout ce que tu trouveras. Peut-être apporteras-tu aussi un peu de grain pour les semailles ?

La mère alla dans le débarras, retira sa chemise, en coupa un pan pour faire un sac.

Tachka lâcha son fusil de bois et regarda son frère avec étonnement.

— Michka !

— Eh bien ?

— Seriojka part aussi avec toi ?

Michka ne répondit pas. Il sortit dans la cour, regarda autour de lui.

Quelle misère !

Une roue, un collier traînent par terre, mais il

n'y a plus ni cheval, ni vache. Autrefois les poules cocolaient, le coq chantait à pleine gorge ; maintenant, il ne reste que des picoux et un toit en ruines. N'importe ! Il aura la chance d'arriver jusqu'à Tachkent et tout s'arrangera. L'essentiel est de ne pas avoir peur. D'autres partent, Michka va essayer lui aussi. Ce n'est pas parce qu'il est petit qu'un grand le vaudrait au travail.

III

Dans la rue les gens parlaient encore de Tachkent. Leurs pensées tournaient autour de ce pays merveilleux ; ils parlaient de ses vignes, ils excitaient leur imagination en rêvant au blé de mars et au blé d'automne. Et si bon marché ! Un vrai paradis ! Mais voilà, le difficile est d'y arriver : il faut un billet, un sauf-conduit.

Michka, lui, n'avait pas peur.

Tachkent se dressait devant lui comme en un conte de fée : un pays d'abondance ! Des vignes !

On peut s'y emplir les poches d'abricots. En se sachant bien, personne ne s'en apercevra.

Les gens disaient que l'air y était brûlant, qu'il y avait de quoi étouffer. Mais Michka n'avait pas peur. Il y avait pour sûr des rivières là-bas comme chez eux. Et du moment qu'il y a de l'eau, on peut toujours se baigner.

Quand Seriojka parla des Kirghizes et qu'il faudrait traverser leur pays, Michka ne recula pas non plus.

— Si les Kirghizes sont des hommes, pourquoi avoir peur d'eux ?

— Qui sait, et si ce ne sont pas des hommes ?

— Nous verrons bien. On raconte tant d'histoires !...

IV

Les champs étaient silencieux. Des alouettes chantaient dans le ciel bleu. En dessous d'elles bourdonnaient les fils télégraphiques au long des poteaux qui s'en allaient en longue file. Au bout des poteaux, la gare ; près de la gare, un train. Michka l'avait déjà vu deux fois quand il était allé à Samara avec son père. Comme c'est intéressant ! Il a cinquante sagènes de long ; de la fumée sort du tuyau, comme d'un poêle qui chauffe, et ça siffle.

Michka avait serré autour de la veste de son père une ceinture de soldat ; il marchait à grands pas en s'appuyant sur son bâton. Un sac lui pendait derrière le dos. Dans ce sac, un autre, plus petit, que sa mère avait cousu avec un morceau de sa chemise rouge ; dans le sac rouge, un quart en fer-blanc, un torchon contenant du sel, un morceau de pain d'herbe et la vieille jupe de la grand mère qu'il faudra vendre à la ville.

Seriojka marchait pieds nus à sa gauche. De grandes sandales d'homme en écorce et de longs bas de femme pendaient à son épaule. Deux sacs étroitement roulés étaient attachés aux sandales.

Tout en marchant ils se promettaient de ne pas se quitter. Si l'un tombait malade, l'autre devrait le soigner. Et celui qui recevrait une aumône le premier, la partagerait avec l'autre.

Quand apparut la petite gare, Seriojka dit :

— Regarde, Michka, je vois de la fumée. Ça n'est pas notre train ?

Michka porta la main à son front.

— Maintenant tous les trains nous sont bons. On prendra le premier qu'on pourra.

— Il y en a beaucoup ?

— Une vingtaine.

— Tu te mettras en tête ?

— Oui.

Seriojka souriait.

— De toutes façons je n'ai pas peur. Nous avons déjà beaucoup marché, et mes jambes ne sont pas fatiguées. Tu veux, on va compter les sagènes (1).

— Mes pas sont plus grands que les tiens.

— Je ferai aussi de grands pas.

Michka conseilla :

— Il ne faut pas se presser pour ne pas se fatiguer.

Ils s'assirent sur le talus pour se reposer, tirèrent leurs torchons pleins de sel et les étalèrent sur l'herbe. Seriojka dit :

— J'ai plus de sel que toi.

— Et du pain, tu en as ?

— Maman m'a mis quatre pommes de terre.

— Ce n'est pas nourrissant, des pommes de terre ; il faut du pain.

— Où en prendrai-je ?

Michka fronça les sourcils.

Il y avait un morceau de pain d'herbe dans son sac. Si Seriojka avait eu lui aussi un morceau de pain d'herbe ça aurait été bien. Chacun en aurait eu suffisamment, tandis que maintenant il n'y

(1). 500 sagènes font une verste. Une verste équivaut à peu près à un kilomètre. (N. d. T.).

avait pas d'avantage... Que chacun en mange trois bouchées, et il n'en restera plus que la moitié.

— Pourquoi n'as-tu pas pris un peu de pain ?

Seriojka, couché sur le ventre, suçait de l'herbe. Ses yeux devinrent mornes. Ses lèvres s'allongèrent, pleurnicheuses et il regarda dans la direction du village ; on n'en voyait même plus le clocher. Autour, rien que des champs et des poteaux télégraphiques. S'il voulait revenir, il n'arriverait pas avant la nuit.

Michka eut pitié de son camarade.

Se rappelant leur promesse de se prêter mutuellement secours, il rompit un morceau de pain :

— Tiens ! Quand nous serons à la gare, tu me le rendras. Tu vois que je n'en suis pas chiche.

Seriojka se taisait.

Il aurait pu en manger plus d'une livre, et Michka venait de lui en donner un petit morceau. Si à la gare, on ne leur donne rien, il faudra qu'ils attendent jusqu'au lendemain matin. Si le lendemain matin ils ne trouvent encore rien, ils devront attendre jusqu'au soir. Seriojka se tourna encore une fois du côté de son village et soupira.

— Qu'as-tu à soupirer ?

— C'est exprès.

— Tu as peur ?

— Voilà maintenant que j'ai peur ! De quoi avoir peur ?

— Maintenant c'est égal, tu n'arriveras pas à la maison avant la nuit. Et la nuit il y a des loups...

Seriojka regarda de tous les côtés ; et Michka lui, le tourmentait avec des histoires effrayantes.

— Si tu arrives jusqu'au ravin d'Éfimov, c'est plein de voleurs la nuit. Dernièrement ils ont pris le cheval d'un paysan et c'est tout juste s'ils ne l'ont pas tué, lui.

Seriojka se leva, se rassit à la turque et considéra son camarade avec effroi.

— Combien de jours peux-tu rester sans manger ? demanda Michka.

— Et toi ?

— Trois jours.

Seriojka soupira.

— Je ne tiendrai pas plus de deux.

— Et combien peux-tu rester sans boire ?

— Un jour.

-- C'est peu. Moi, un jour et demi.

Lorsqu'ils quittèrent le talus, Seriojka dit soudain :

— Moi aussi je pourrai tenir un peu plus d'un jour.

Le voilà le train mystérieux...

Une rue entière d'isbas sur roues, et dans chacune, des gens qui regardent par les fenêtres. Il fait chaud dans les isbas, des hommes et des femmes grimpent sur les toits, se hissant, se poussant les uns les autres. D'en haut tombent des sacs, des bouillottes, des besaces de toile écrue. Un soldat armé marche sur le toit en criant aux hommes et aux femmes :

— Il est défendu de grimper ici !

Chassés d'un toit, ils s'entassent sur un autre. De nouveau les sacs volent, de nouveau le soldat au fusil crie :

— Il est défendu de grimper ici !

Michka voulait, lui aussi, s'installer sur un toit, tout près des gens, mais puisque c'est défendu, il n'y montera pas ; on doit connaître le règlement. Seriojka ne comprend rien. Il écarquille les yeux, ne bouge pas de sa place.

— Pourquoi les renvoie-t-on de là-haut ?

— Défendu ; c'est à l'État. Tu vois le soldat avec son fusil ?

Un homme chargé de deux sacs ne comprend rien non plus. Il rejette son bonnet sur sa nuque, réfléchit :

— Où se fourrer ?

Il a grimpé sur trois toits ; partout c'est interdit. Il se précipite au delà de la pompe à eau, vers un wagon éloigné, où, sûrement, il pourra trouver de la place. Michka court à sa suite, pressant Seriojka :

— Allons vite, ne reste pas en arrière !

Mais Seriojka ne peut rien comprendre.

A droite, à gauche des choses étranges. Chez eux, au village, les poteaux sont à trois fils ; ici ils en ont huit sur deux rangs. Des boules de verre pendent, on joue de la corne. Deux hommes passent, portant des lanternes. Partout les rails

sont fixés par des boulons. Seriojka trébuche sur une traverse ; une isba sans fenêtres avance droit sur lui, grinçant des roues.

— Tu vas te faire écraser, sale gosse, va-t'en !

L'homme au deux sacs grimpe sur le toit d'un wagon ; Michka le suit comme un chat.

— Où vas-tu ?

— A Tachkent, avec Seriojka.

— Descends vite, ce train-ci ne va pas à Tachkent.

— Et où donc alors ?

— En Sibérie, en Sibérie ! Saute !

Le cœur de Michka bat, ses cheveux se dressent sur sa tête. Où est-ce la Sibérie ? Quelle Sibérie ? Il est assis sur le toit, Seriojka court le long de la voie.

— Grimpe, Seriojka, grimpe !

Seriojka veut attraper le marche-pied du wagon, mais le wagon lui échappe.

— Mon Dieu !

Seriojka court le long des roues sans perdre de terrain. Le souffle lui manque, sa tête ballotte, ses yeux se brouillent.

— Je ne le rattraperai pas !

Michka souffre durement dans son cœur ; il a pitié de son camarade qu'il voit perdu. Seriojka aura peur de rentrer à la maison ; et s'il saute en

marche, il se rompra les os. Le wagon a pris de la vitesse : le toit roule, les roues cognent.

Seriojka trébuche et tombe la tête la première.
— Fini maintenant !

Michka regarde la gare, regarde Seriojka par terre, se rappelle leur promesse de se prêter mutuellement secours. Que faire ? Revenir de la prochaine gare. Mais soudain, le wagon ralentit, s'arrête : pour sûr il a oublié quelque chose. Un choc, puis il recule sur une autre voie. Encore un choc, puis un autre changement de voie. Quatre ou cinq fois le wagon change de voie. Puis il s'arrête en plein champ, derrière la gare. La locomotive lâche son souffle et abandonne son wagon.

L'homme aux deux sacs jure :

— Nom de Dieu ! Moi qui croyais que c'était un vrai train qui m'emmènerait en Sibérie...

Michka est joyeux à en mourir.

Il court à la gare : pas de Seriojka. Il se précipite vers l'endroit où Seriojka est tombé mais ne l'y trouve plus : « il me semblait bien que c'était ici, ou là ». Il se jette à droite, à gauche et finit par découvrir à grand peine son camarade derrière une guérite d'aiguillage. Seriojka pleure, la tête sur les genoux.

Michka n'est pas content.

— Pourquoi pleures-tu ?

— Tu m'as perdu.

— On va se tenir l'un l'autre ; on va bien demander la direction de Tachkent, on ne grimpera plus sans savoir. Attends-moi, je vais aller à la gare écouter ce que disent les gens. Ne t'en va nulle part, reste ici.

Il n'y a rien à dire : Michka est le chef.

Seriojka se serre contre la guérite et ferme les yeux.

— Ah l'idiot ! Pourquoi suis-je parti ?

Il a faim, il a envie de pleurer. Michka va l'oublier et montera tout seul dans le train et s'en ira, tandis que lui ne connaît pas le chemin pour rentrer à la maison. Et même s'il le connaissait, ce serait impossible : là bas, dans le ravin il y a des voleurs qui tuent les hommes ; ils se soucieront bien d'un petit garçon ! et ce sera la mort.

A la maison, pour sûr, on se demande : « Quand reviendra Seriojka » ? La mère va chez les voisines, racontant : « Mon Seriojka est parti chercher du pain à Tachkent ». La grand'mère, probablement, mourra avant son retour. Bonne grand'mère ! De sa vie elle n'a battu Seriojka. La mère, elle aussi, est bonne. Et quelle rivière ! On pourrait se baigner tout l'été, si ce n'était la famine.

Le soir tombe sur la gare, revêt les arbres d'un châle noir. Les globes des poteaux se sont allumés,

quelqu'un cogne dans la guérite, derrière la cloison.

— Drrr ! Drrr !

Michka ne vient pas. Il va monter dans le train et partir. De nouveau l'on frappe derrière la cloison.

— Drrr !

Seriojka allait regarder par la fenêtre, quand devant la guérite un monstre aux yeux de feu souffla, gronda, siffla. Des étincelles volèrent. Soudain, au moment où le monstre renâclait tout près de la guérite, de la fumée jaillit de son côté, droit sur Seriojka. Seriojka s'enfuit, oubliant sa besace et ses sandales.

VI

Michka avait fait d'une pierre deux coups : il avait appris la direction de Tachkent et obtenu une croûte d'un soldat rouge. Il doit penser à tout lui-même ; ni pain, ni sous, Seriojka manque d'expérience. Il faudra le nourrir un peu pour qu'il ne perde pas ses forces. Michka fourra la croûte dans sa poche : « cela fera deux houchées », pensa-t-il.

« Je lui en donnerai un rien, n'importe. Il paiera plus tard. »

Il voulait courir tout de suite à la guérite, mais à travers une fenêtre il aperçut un appareil télégraphique. Comme c'est beau ! Une bande blanche en sort et un homme tape avec son doigt. Un autre, le récepteur à l'oreille, parle dans un fil. Michka regarde, regarde, et ne s'aperçoit pas qu'il porte à sa bouche la croûte de pain. Puis il se souvient que Seriojka a faim et sa conscience commence à le tourmenter :

« Pourquoi ai-je mangé ? »

Il accourt à l'endroit où il avait laissé Seriojka ; Seriojka n'y est pas. C'est bien la guérite avec son unique fenêtre... ou est-ce une autre, toute semblable ? Alors ? Michka est un peu perdu. Il se tourne d'un autre côté, pénètre dans les champs. Un tas de paille blanchit, la lune est juste au-dessus du talus et le regarde. On ne voit personne. Seulement, derrière la gare, on entend des coups de marteau ; quelqu'un pleure tout bas dans un fossé. Michka s'approche : une femme y est assise avec ses enfants. Au milieu d'eux un brasier s'éteint. Les cheveux de la femme sont défaits. Elle gémit, hochant la tête :

— Mes petits, mes enfants, où irons-nous maintenant ?

Et Michka pense :

« Et moi, où irai-je ? »

Il revient à la gare, appelle.

Dans une maison un chien aboie.

« Tu parles d'une histoire ! Où chercher ? »

Impossible tout de même d'abandonner Seriojka : ils ont échangé des promesses, ils ont juré.

« Quel idiot ! J'aurais mieux fait de partir seul. »

Michka s'assoit dans la gare près d'une porte, pensif. A force de rester là ses yeux se collent. Il les ouvre, ils se ferment. En se rappelant Seriojka il soupire.

« Où va-t-il se fourrer ? Demain matin je le retrouverai. »

La tête de Michka tombe sur ses genoux, son corps moule et s'élève. Il vole, comme porté par des ailes, et s'élève toujours plus haut. Sa mère lui crie d'en bas :

— Tu vas tomber, Michka. où t'en vas-tu ?

Iachka, son frère, tire sur les pigeons avec son fusil de bois. Un coup, un pigeon. Encore un coup, — encore un pigeon. Il en descend une dizaine. Il les pend à une ficelle et se met à en frapper Michka à la tête.

Michka se fâche, voudrait battre Iachka, mais devant lui se dresse un soldat en arme.

— C'est défendu de se coucher ici !

Un chien passe, tout près, reniflant l'air, regarde

à une porte, s'en va sur la pointe des pattes. Un homme entre, sans bonnet.

— Qu'as-tu, gosse, à trembler ?

— J'ai envie de dormir.

— Où vas-tu ?

— A Tachkent, avec Seriojka, qui s'est perdu.

— Va dans les troisièmes, tu dormiras.

Michka pénètre dans les troisièmes, mais il y trouve tant de monde, couché partout, en tas, qu'il ne sait où poser le pied. Une vapeur couvre les gens comme dans les bains, et on entend pleurer, cracher, se moucher. Un vieillard rampe, comme une écrevisse, à reculons. Il se fait engouler, mais il rampe.

— Quelle mouche te pique ?

Michka trébuche sur une tête, a peur. La tête se lève et cris :

— Que fais-tu ici ?

— Je cherche Seriojka.

— Tu cherches à voler, oui, pour sûr !

Un autre cris encore :

— Chassez-le, c'est un voleur !

Michka explore tout un côté ; Seriojka n'y est pas. Dans l'autre coin non plus. Comme s'il était tombé à l'eau. Impossible, tout de même, de ne pas chercher : ils se sont promis assistance. Michka

se glisse dans le coin le plus éloigné ; Seriojka est là, tout recroquevillé et il dort.

— Ah, c'est toi, mon salaud !

Seriojka ouvre les yeux, ahuri. On ditait la voix de Michka, et pourtant... On dirait la figure de Michka, mais ça n'a pas l'air d'être sa tête. Michka le secoue encore par le bras.

— Réveille-toi ! C'est moi, j'é t'ai enfin trouvé ; ce n'est pas malheureux. Pourquoi t'es-tu sauvé de là-bas ?

— J'avais peur !

— Ah, tu avais peur ! Ce n'est pourtant pas la forêt. Tu ne m'as pas écouté. Heureusement que je n'ai pas arrêté de chercher. Tu serais resté seul, — tu aurais été bien avancé. Peut-on se conduire aussi bêtement ? On s'est promis de voyager ensemble ; il ne faut pas se lâcher.

Seriojka renifla de honte, se frotta les yeux.

— Mais, oui, c'est bon, ne pleure pas, je ne t'en veux pas. Seulement ne recommence pas. Tu as dormi un peu ?

— J'ai faim.

Michka avait faim, lui aussi. Il mouilla ses lèvres de sa langue en pensant :

« Je l'ai à mes crochets »,

et dit tout haut :

— Tu es drôle, Seriojka, tu n'as pas de patience.

Où trouverai-je du pain maintenant ? Quand on sera arrivé à Tachkent, on s'en gorgera. Si tu n'en as pas assez, je te céderai ma part. Qu'est-ce que cela peut me faire ?

Pourtant, il a dans son sac un morceau de pain d'herbe qui vient de la maison et qu'il voulait dissimuler. Il a pitié de son camarade, mais il ne tient pas non plus à se faire tort. C'est lui, tout de même, Michka, qui s'occupe de tout ; il a besoin de manger plus.

En se rappelant leur promesse de tout partager, il ressent de la colère. Cette promesse le tient pieds et poings liés ; mieux aurait valu ne convenir de rien. Il tire de son sac le croûton de pain, le rompt de mauvais gré.

— Tiens, tu me le rendras plus tard. Maintenant tu me dois deux morceaux. Mais où sont ta besace et tes sandales ?

— Elles sont restées là-bas.

— Idiot ! Dans quoi vas-tu alors mettre le pain ?

Seriojka détourne la tête.

— Je ne vais pas à Tachkent.

— Pourquoi ?

— C'est trop loin.

— Et comment reviendras-tu à la maison ?

— J'irai tout doucement.

— Pars, si tu n'as pas peur. Je n'aime pas les copains comme toi, qui reculent. Tantôt ils partent, tantôt ils ne partent pas...

Ils se turent longtemps.

Quelqu'un cria en rêve, baigné de vapeur :

— Il est parti, il est parti ! Notre train est parti !

Tout près, un homme releva une énorme tête ébouriffée et dit, lui aussi, sans savoir à qui :

— Nous mourrons tous ! Mes jambes commencent à enfler.

Michka voyait Tachkent, la ville merveilleuse et deux sacs remplis de croûtes. Dans l'un du pain blanc, dans l'autre du pain noir. Dans un troisième, plus petit, du blé, une dizaine de livres de blé pour les semailles ; et pas du blé comme le nôtre : du gros grain. La mère de Michka regarde dans les deux sacs et pleure de joie.

— Ah, Micha, Micha ! Quel bon fils tu es ; tu prends soin de nous. Couche toi un peu, dors. Et vous, les gosses, ne faites pas de bruit.

Michka ouvre ses yeux hébétés, puis les ferme. Est-ce quelqu'un qui marche sur le toit, est-ce la pluie qui tombe ? Que lui importe, il a envie de dormir. Demain matin on pourra savoir. Là-haut sous le plafond un arbre balance ses branches : La tête de Michka se renverse, l'arbre est couvert de

fruits. Des pommes grosses comme deux poings. Une est tombée juste sur sa tête, mais il est trop paresseux pour se retourner, tendre la main et la saisir.

« C'est bon, je m'en moque, j'ai affreusement envie de dormir... »

Seriojka a la bouche mauvaise.

Le morceau qu'il vient de manger l'excite encore davantage. Il lèche ses gencives, ronge ses ongles. Ses entrailles gargouillent à lui écorcher le ventre. Son camarade dort. Il se met à tâter sa besace.

— N'y a-t-il pas du pain caché là-dedans ?

Il tâte la gamelle et pense que c'est du pain. Il se réjouit et s'effraye en même temps :

« Oh, Michka va se réveiller. Ou il me battra, ou il dira : « Tu n'as pas honte ? Je t'ai pris pour un bon garçon et tu tournes au voleur. »

Seriojka tient dans ses mains la gamelle de Michka, à l'intérieur du sac, et pense :

« Et si je ne mange pas tout ? C'est tout de même mal. Quoi, je ne le fais pas exprès : j'ai faim.

Prends, si tu n'as pas peur. »

Les pensées de Seriojka s'embrouillent ; prendre, ne pas prendre ? Il a faim et il a honte.

Un lourd sommeil tombe sur lui, lui courbant la tête, lui bérçant le corps.

Dors !

Seriojka a lutté longtemps contre le lourd sommeil. Il a ouvert les yeux, secoué la tête, tâté nerveusement la gamelle dans la besace.

« J'ai horriblement faim.

Dors ! Tu mangeras demain. »

Le lourd sommeil couche la tête de Seriojka près des pieds de Mielka ; sa bouche se fait tiède et douce. Une voix caressante lui dit :

« Ce n'est pas la peine, ne vole pas, patiente un peu... »

VII

Vers le matin on fait avancer le train de Tachkent. Les hommes se lèvent avec leurs sacs, les femmes avec leurs gosses. Les sacs sont jetés sur les épaules, les seaux, les bouillottes, les samovars se heurtent avec un bruit de ferraille. Les dos des hommes se courbent, les femmes sont toute déchevelées ; la sueur mouille les peaux sous les chemises.

La foule force...

— Halte !

— A qui ce sac ?

— La milice !

Une femme hurle sur son sac perdu, un homme menace du poing.

— Halte là !

Un coffre s'arrache de sa courroie de cuir.

Boum !

Deux hommes trébuchent, en courant, sur le coffre.

Boum !

La foule fonce...

Ce n'est pas une rivière qui a rompu ses digues, c'est le peuple qui se rue de partout, de tous les côtés. Il en sort des fossés, de derrière les murs, pieds nus, en loques, trempés par les pluies.

— Laisse-moi passer !

Des centaines de pieds martèlent les toits des wagons. Des centaines de voix déchirent l'obscurité matinale. Les hommes respirent lourdement en soufflant. Les msins tremblent, les jambes tremblent, les yeux roulent de peur.

— Laisse-moi passer !

On pousse les femmes, on lance les coffres, on lance les sacs, on lance les enfants aux femmes, on hurle, on halète.

— Tu n'y arriveras pas !

— Camarade, camarade, c'est ma femme !

- Au diable !
- De quel droit ?
- Cours !
- I-v-g-n !
- Ah, fils de chien !

Michka, tirant Seriojka tout effaré, plonge sous les wagons, se cogne la tête contre les roues.

- Vite !

Les portes des wagons sont trop hautes. Michka et Seriojka ne les atteindront pas, ils ne pourront pas grimper jusque là. A quoi s'aggriper ?

- Eh, vicieux, aide-moi !

Les hommes, les femmes tourbillonnent, s'écrasent, se bousulent, encombrant les entrées.

- Monte sur le toit !
- Où est la bouillote ?
- Camarade, notre bouillote !
- Vlan ! dans les dents.
- Voleur !
- Assomme-le !

Michka fait en courant deux fois le tour du train, personne ne l'aide. Que faire ? Des hommes s'assoient à cheval sur les tampons, des femmes aussi. Des filles grimpent, écartant les jambes à la façon des hommes. Donc on peut monter ici. Michka saute à cheval sur un tampon et crie :

- Viens ici !

Mais Seriojka n'a pas la force.

— Attends, je vais te tirer !

— Je tomberai.

Michka se fâche tout rouge, grince des dents.

— Tiens-toi mieux !

Seriojka saisit à deux mains le champignon ;
ses yeux ne voient rien.

— Je vais me faire écraser.

Cependant, un soldat derrière la cloison en-
gueule les gens :

— Foutez-moi le camp de là !

Seriojka tremble, ni mort ni vif.

— Jésus, Marie !

Michka lui chuchotte :

— Tais-toi, tais-toi, il ne nous voit pas. Ne
tousse pas !

— Mes mains n'ont plus de force.

— Ta gueule !

— Michka, mon petit Michka, je vais tomber.

Du coup Michka se fâche tout à fait.

Il crache sous le tampon et dit :

— Toube, je parlerai seul...

Seriojka se tait ; mais le soldat a aperçu sa tête.

— Qui est là ?

Ils sont fichus.

— Descends !

Rien à faire.

Ou bien descendre, ou bien mentir. Michka entame la conversation.

— Camarade soldat rouge, c'est un gosse de chez nous qui voyage avec moi.

— Et toi, qui es-tu ?

— Je suis de Lopatinc, dans le district de Bouzoulouk. Je vais chercher du pain à Tachkent.

— Montre tes papiers.

— Le passeport ?

— Je vais t'en fiche un passeport !

Un autre soldat crie derrière :

— Emmène-les à l'orta-tchéka (1).

Le cœur de Michka se gonfle :

— Ça y est !

Scriojka est plus mort que vif.

Le soldat le tire par le bras à lui arracher l'épaule.

— Morveux ! Vous n'êtes bons qu'à désorganiser les transports...

Voilà ! Ils sont partis chercher du pain à Tachkent, et ils vont à l'orta-tchéka. Là on va les juger, rien de moins. Michka a entendu parler de l'orta-tchéka par les paysans ; ils n'en disaient pas grand bien. Le mieux serait de glisser quelque chose au soldat : mais, pas d'argent. Pleurer ? Il ne se laissera pas prendre. Et le train va partir.

(1) Orta-tchéka : section de la police dans les gares (N. d. T.).

Toutes sortes d'idées roulent dans la tête de Michka, mais pas une n'est bonne. Voyant Seriojka pleurnicher, il essaye de la ruse.

— Qu'as-tu donc à geindre ? Quoi, on ne va pas nous mettre en prison. Quand ils sauront d'où nous sommes, ils nous lâcheront.

Puis il dit au soldat d'un air doncereux :

— Avec nous autres, il n'y a pas moyen de faire autrement. On se foure toujours là où il ne faut pas...

Le soldat se tait.

— Camarade soldat rouge, ne peut-on pas nous lâcher, nous deux ? nous sommes des affamés.

— Allez, allez, vous partirez demain.

Michka se met à réfléchir :

— Comment le tromper ?

Il lui saisit le bras et lui chuchotte :

— Camarade soldat rouge, il y en a encore un qui est grimpé sur le toit.

— Où ça ?

— Tenez, là-bas ; il s'est installé derrière les wagons.

Le soldat regarde ; sur le wagon, par bonheur apparaissent deux femmes, comme exprès.

— Restez-là !

Michka approuve avec joie :

— Arrête, Seriojka, arrête ! On va attendre le

camarade soldat rouge ; il n'a pas le temps de s'occuper de nous....

Le soldat s'en va chasser les femmes ; alentour pas un chat. C'est le moment. Michka ajuste sa besace derrière son dos et chuchotte à Seriojka :

— Ne crie pas ! Donne-moi la main !

Ils s'enfuient d'abord derrière la gare, le long des étables à vaches, trébuchant dans l'obscurité sur des tas de fumier. Ils effrayent un chien endormi. Le chien aboie, épouvantant Seriojka. Ils arrivent près de la pompe, plangent sous les wagons, tout à la queue du train. Après une pause, ils se mettent à camper. Michka, ayant flairé ses mains, cracha.

— Quelqu'un s'est fait par ici, tête de cochon ! Tu n'as pas mis la main dedans, au moins ?

— Si.

— Ne me touche pas.

Ils inspectèrent les dehors : pas âme qui vive. Qu'est-ce ? On entend du bruit très loin.

— Seriojka, ce n'est pas ici.

Ils se précipitent dans la direction opposée et tombent sur une locomotive.

Tiens, voilà !

Des hommes et des femmes grimpent sans bruit sur la machine.

— Ne criez pas !

Michka pousse son camarade dans le dos.

— Grimpe !

— Et toi ?

— Grimpe, ne t'occupe pas de moi !

Rien à dire : Michka est le chef.

Seriojka, une fois monté, ne sait plus où aller. Il tend la main et tâte : c'est brûlant.

— Michka, un poêle !

— Tais-toi.

Soudain un sifflement retentit juste au-dessus de leur tête ; une secousse ; sous leurs pieds : f-fou ! f-fou ! f-fou ! les cheveux de Seriojka se dressent.

— Seigneur Dieu !

Tout d'abord ils vont lentement, puis, de plus en plus vite, de plus en plus vite. Quelqu'un hurle au-dessus de leur tête, ferraille, fourgonne, des étincelles dégingolent de là-haut. Le vent leur siffle dans le visage, emmêle leurs cheveux. Si la machine se renversait, elle en ferait une bouillie ; personne n'en réchapperait.

Seriojka regarde un peu devant lui, vacille d'angoisse : à leur rencontre arrive un monstre aux yeux de feu qui va tout casser !

Mais le monstre passe à côté.

— Cheh-cheh.

Tout de même, rien n'est démoli.

VIII

Ils roulèrent longtemps.

Et il était absolument impossible de comprendre si c'était la terre ou la machine qui fuyait, si l'on avançait ou si l'on reculait. On avait l'air tantôt d'avancer, tantôt de reculer. La terre tournait sur place et la locomotive entraînait dans l'espace tout son équipage. Les roues grondaient affreusement sur les ponts des ravins, et les ravins eux-mêmes apparaissaient pour une seconde comme des gueules noires béantes.

Le matin ce fut mieux.

Les champs se déroulaient, des guérites passaient, des paysans montés sur des chevaux, des femmes, des enfants, des villages.

Michka, fatigué de la nuit, dormait profondément près de la cheminée. Une femme donnait le sein à son enfant. Un homme, le col grand ouvert, cherchait ses poux. Une autre femme lui cria :

— Ne les jette pas sur moi !

— J'en ai laissé tomber un !

— Où ?

— Tiens, là !

— Tête à poux !

— Ne grogne pas, je vais le trouver ; il est marqué ; son oreille gauche est fendue, il a une petite tache sur le front...

A une montée la locomotive ralentit. Elle souffla, haleta, s'arrêta.

— Nous voilà arrivés, pensa Seriojka.

Mais un homme dit à un autre :

— La machine ne marche pas.

— Alors on n'ira pas plus loin ?

— Les vis sont desserrées.

Quelqu'un en chemise noire descendit et se mit à frapper sur les roues avec un marteau. Puis un autre descendit. La machine fit encore un ou deux

efforts et s'arrêta de nouveau. Tous sautèrent en bas des wagons et dans le matin clair, en hâte, s'accroupirent en demi-cercle non loin du train.

Seriojka pensa :

— Ainsi tout le monde peut faire ici.

Il avait envie lui aussi, mais il avait peur, s'il descendait, de rester en panne; il patienta malgré ses larmes.

— Michka, tu viens avec moi ?

— Je n'ai pas envie...

— Je ne peux pas attendre...

— Sauts vite !

À peine Seriojka voulut-il sauter à terre que les gens crièrent :

— En voiture, en voiture, on s'en va !

La machine haléta, siffla, s'ébranla.

Seriojka se mit à pleurer.

— J'ai besoin.

— Attends un peu, ne pleure pas.

Au bout d'une minute Seriojka porta vivement la main à son pantalon.

— Je n'y tiendrai pas.

— Attends un peu, attends. On va bientôt arriver à une gare.

Michka ne tenait pas à être compromis par son camarade; mais les yeux de Seriojka se mirent à rouler d'effroi, dans son visage blême.

— Qu'as-tu ?

— Ça y est.

— Tais-toi, ne dis rien. Assieds-toi là, tiens.

Seriojka s'assit près d'une femme, qui dit :

— Où est-ce que cela sent mauvais comme cela ?

Un homme se retourna aussi :

— Quelqu'un s'est un peu laissé aller.

— Comment, un peu ? Cela pua.

Seriojka, sentant son ventre soulagé, restait là sans bouger.

Michka le bourrait du coude.

— Tais-toi.

IX

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la foule des wagons, à une gare, des têtes, des bras, des jambes, des chevaux, des charrettes sur des plate-formes défilèrent rapidement devant eux. La machine s'arrêta loin du quai. Hommes et femmes descendirent aussitôt ; Michka et Seriojka firent de même. Michka boitait un peu de la jambe gauche. Seriojka avait complètement désappris à marcher. Sa tête tournait, ses pieds trébuchaient, et de nouveau, comme sur la locomotive, les wagons flottaient dans ses yeux, le ciel chavirait. Michka le traînait.

— Avance, avance !

— Où ?

— Ici, c'est défendu... on nous verra...

Ils quittèrent l'endroit dangereux et se trouvèrent bientôt dans un terrain vague près d'une haute palissade. Seriojka ramassa un boulon dans l'herbe et s'en réjouit beaucoup. Une idée pratique lui passa par la tête : « à la maison il pourra servir », mais Michka dit :

— Qu'as-tu mis dans ta poche ?

— Un boulon.

— Jette-le !

— Pourquoi ?

— Si on nous fouille...

Seriojka fronça les sourcils. C'est dommage de jeter un boulon ; il en veut à Michka. En voilà un chef qui fourre son nez partout. Le mieux serait de ne jamais l'écouter. Tout ce qu'il avait contre Michka lui revint du coup à l'esprit, lui chatouilla le nez. Il serra le boulon dans sa main en pensant : « Qu'il cogne ! »

Michka se fâcha encore plus.

— Jette-le !

— Ou dirait que tu le regrettes ?

Michka ne regrettait rien. Seulement il était vexé que Seriojka eût ramassé un beau boulon, alors que lui, Michka, n'avait rien trouvé parce

qu'il perdait son temps à penser au pain et qu'il ne baissait pas les yeux.

— De quoi avons-nous convenu ?

— Quoi ?

— De tout partager.

— C'est du pain qu'il s'agissait.

Michka se coucha sur le dos et considéra longuement un flocon bleu qui flottait dans le ciel lointain. Des épingles lui piquaient les entrailles, sa bouche s'emplit d'une salive gluante. Il cracha, se prit la tête à deux mains, puis se mit à chausser ses sandales distraitement ; il en examinait les cordons, les talons usés, puis secoua sans hâte la poussière de ses chaussettes ; il jeta à la dérobée un coup d'œil sur la poche de Seriojka où se trouvait le boulon tentateur ; il se gratta la tête. « La chance est injuste », pensa-t-il. Lui, il travaille, court, aide à grimper sur les toits des wagons et c'est un autre qui a trouvé le boulon. Michka frappa l'une de ses chaussettes contre une brique et dit :

— C'est bon, garde le, ton boulon, je n'en ai pas besoin...

Les lèvres de Seriojka s'entr'ouvrirent, ses paupières frémirent. Le boulon tout mouillé de sueur dans son poing fermé, s'était collé à la paume rugueuse. Il y aura bataille, si Michka s'avise de le

lui ravir de force. En voilà un chef, on ne peut jamais rien faire avec lui !

Michka le regarda sournoisement.

— Avec des camarades comme toi on ne peut que voyager séparément. Pour manger mon pain, tu es le premier, mais pour un boulon, tu es prêt à te faire pendre. Qui t'a tiré de l'orta-tchéka ? Et tu y retourneras, si je ne m'en mêle pas ; je ne te donnerai plus de pain, et je partirai seul. Reste avec ton boulon...

Les lèvres de Seriojka tremblèrent, ses yeux s'obscurcirent de rage. Il desserra faiblement son poing, pour un instant, puis le serra de nouveau encore plus fort. Ce n'est pas le boulon qui lui fait de la peine, il est vexé. Pourquoi Michka est-il un si mauvais chef ? Pourquoi ne peut-on jamais rien faire avec lui ?

Ils se mirent en marche.

Seriojka voulait se tenir à côté de Michka ; mais celui-ci le repoussa.

— Vas-t'en ! je n'ai pas besoin de toi.

Seriojka renifla et marcha derrière. Il regarda son boulon dans sa main, l'essuya sur son genou. Que c'est dommage ! Impossible de ne pas le donner. Michka l'a entraîné dans un pays étranger et maintenant il va l'abandonner en route, chez les Kirghizes.

Une tristesse le saisit.

Il lâcha le boulon deux fois, et dit soudain :

— Michka, veux-tu, on va le tirer au sort ?

— Je n'en ai pas besoin.

— Tu crois que j'y tiens ?

Michka, soulagé, soupira.

— Il en convient, le salaud ! De toutes façons, sans moi, tu ne pourras aller nulle part.

Ils décidèrent de jeter deux bouts de bois dans la casquette de Michka ; un grand et un petit. Seriojka se reprit.

— Tu vas me tromper, tirons autrement.

— Comme tu veux.

Michka ramassa une petite pierre et proposa :

— Je vais fermer les deux poings. Si tu devines la main où se trouve la pierre, le boulon est à toi ; si tu choisis l'autre, le boulon m'appartiendra.

Seriojka médita longuement avant de se décider. Il ferma les yeux à demi, tourna la tête, pria même tout bas.

— Dieu veuille qu'il me revienne !

— Dépêche-toi.

— Le gauche.

Michka claqua de la langue.

— Tu es un peu bête, mon vieux. Je tiens toujours dans la main droite...

Seriojka tira de sa poche le boulon perdu et il

eut encore plus faim qu'avant. Le boulon l'avait rassasié, tandis que maintenant toute sa panse s'était vidée, et sa bouche était devenue mauvaise.

Michka fit la roue.

-- J'en ai une chance ! En revenant chez nous j'en ferai quelque chose, de ce boulon, ou bien je le vendrai au forgeron pour cent roubles.

Seriojka, aux aguets, releva la tête.

— Oh ! tu en veux trop cher.

— Eh quoi, c'est un boulon en fer qui peut servir à tout.

— Tu n'en auras pas cent roubles.

— Parions deux morceaux de pain !

Seriojka devint triste. Lorsqu'ils eurent fait une vingtaine de pas, il dit pour se consoler :

— Vends-le, j'en trouverai un autre, en lente...

Derrière la gare des brasiers fumaient ; il flottait une odeur d'eau bouillie, d'oignon, de pommes de terre, de fumier brûlé.

C'est là qu'on faisait la cuisine, c'est là aussi qu'on se soulageait.

Des femmes nues, les chemises rabattues sur le ventre, dépeignées, pas lavées, cherchaient leurs poux dans les coutures. Elle les écrasaient de leurs ongles, les posaient sur les briques brûlantes, regardaient comme ils se gonflaient en rôtissant.

Des hommes, les pantalons déboutonnés, la tête penchée sur des serviettes étalées, crachaient fréquemment sur leurs ongles sales et ensanglantés. En vue de tous, une fille, la jupe levée, s'était accroupie, malade de la diarrhée.

On ne pouvait se cacher nulle part.

On était chassé de dessous les wagons.

Devant les doubles cabineés, une énorme queue, plus grande que devant la salle où était distribuée l'eau chaude. Toute la prairie derrière la gare, tous les fossés, tous les talus étaient inondés, empestés, et les gens, dans cette fange, abêtis, se résignaient à leur sort.

Des trains arrivaient ; d'autres partaient.

Les heureux s'installaient sur les tampons, sur les toits. Les malchanceux rôdaient dans la gare des semaines entières, des nuits délirantes. Les mères gémissaient sur leurs enfants affamés, les enfants affamés rongeaient les seins épuisés de leurs mères.

Michka et Scriojka s'arrêtèrent près d'un brasier ; Michka se mit à gratter les cendres avec une baguette. Une femme dépeignée s'écria d'une voix perçante :

— Allez-vous en au diable ! Il y a plus de voleurs que de mouches ici, les forces vous manquent...

Un homme en manteau étroitement boutonné loucha vers Michka.

— Que te faut-il ?

— Rien, je cherche mes parents.

— N'approche pas trop près.

Dans un coin de la gare un Tartare à la tête pelée, couché sous un banc, geignait dans le silence lourd :

— Oh Allah ! Oh Allah !

Dans un autre coin un paysan à la barbe rousse embroussaillé, était étendu les bras en croix, la face tournée vers le ciel. Sa barbe, aux poils sales, était couverte de gros poils gris aussi nombreux que des fourmis dans une fourmilière. Ses yeux s'ouvraient et se refermaient tour à tour. Son pied gauche contracté tremblait, tandis que l'autre se dressait immobile. Sur sa moustache, près des narines moites, se tenait une grosse mouche verte à la tête lilas.

Seriojka demanda :

— Il est malade ?

Michka ne répondit pas.

Un morceau de pain crasseux, près de l'homme, le fascinait. Ayant compris que le paysan mourait, Michka pensait :

« Si seulement je pouvais m'emparer du morceau de pain ! Il n'y a personne, personne ne me verra.

Le Tartare est couché la face contre terre. Et s'il me voit, il ne m'attrapera pas. J'en garderai un bon bout pour moi, Seriojka en aura un peu moins parce qu'il est plus petit.

Michka se promena de long en large, regardant furtivement par la fenêtre ; ses jambes, soudain, faiblirent à la pensée amolissante du premier vol ; son visage et ses oreilles devinrent brûlants. Il porta sur Seriojka des yeux hagards et lui chuchota en hâte :

— Tiens, regarde par là.

— Où ?

— Là-bas. Par la porte.

Une, deux ; c'est fait !

Seriojka demanda de son poste d'observation :

— Michka, que faut-il regarder ?

— Rien, ce n'est plus la peine...

Sur le quai des hommes poursuivaient le chef de gare, l'implorant, au nom de Dieu, de les laisser monter dans le train les premiers.

— Camarade chef de gare, faites-nous cette grâce.

— Attendez, attendez, camarades, je ne peux pas.

Michka se joignit à leur groupe.

Ils s'arrêtèrent et Michka s'arrêta, tenant par la main Seriojka qui n'y comprenait rien.

Ils enlevèrent leurs bonnets ; Michka ôta sa vieille casquette qui lui venait de son père et secoua Seriojka :

— Découvre-toi.

L'affaire ne marchant pas, ils se mirent à gueuler. Michka dit aussi, comme un homme :

— Ils veulent qu'on leur graisse la patte.

Ensuite ils aperçurent une dame dont la tête était garnie de nombreux petits peignes.

On en voit de telles à Samara ; défunt le père les appelait des « chichis ». La dame était debout sur la plate-forme d'un wagon vert ; elle avait deux bagues d'or aux doigts. A l'une de ses oreilles brillait une perle et ses dents ne ressemblaient pas aux nôtres : elles étaient en or, elles aussi. Des gosses, en rang, considéraient sa bouche. La dame jette un os, et les gosses se précipitent dessus. Ils tombent en tas et se battent, se démènent comme des écrevisses émancipées. Puis ils s'alignent de nouveau. Après les os, la dame se mit à jeter des croûtons de pain.

Michka en fut bouleversé.

— Elle jette du pain, l'imbécile !

Il ajusta sa besace et se lança à l'attaque avec Seriojka :

— On va en attraper à nous deux !

Michka est de petite taille, mais trapu, tout

comme l'oncle Nikanor, qui se battait mieux que personne. Quand il flanquait une gifle toute la tête en résonnait.

La dame apercevant le gosse aux sandales trop grandes, lança exprès un morceau de pain. Aïe donc ! Les narines de Michka se gonflent ; il joue de l'épaule droite : d'un coup il en renverse deux, puis tombe sur un troisième. Il lui enfonce la tête dans la terre, s'accroche à son cou, comme une tenaille. Une toute petite croûte écrasée, noire de poussière, lui échoit.

Il n'a pas encore eu le temps de respirer que la dame en jette une autre.

Michka se précipite de nouveau comme un diable.

— Seriojka, attrape !

Mais cette fois un gosse ventru aux jambes torsées l'emporte ; il fait à Seriojka un croc en jambe et le renverse le nez par terre. Seriojka se redresse ahuri ; il fait un grand geste des deux poings, mais frappe à côté. Et le gosse aux jambes torsées, après avoir bousculé une fillette en chemise longue, se hérisse comme une bélette devant Michka accouru à la rescousse. Deux autres s'écrient :

— Vaa-y, Vanka !

Michka ajuste sa besace sur son dos, remonte sa casquette qui lui tombait sur les yeux.

— Vas-y !

— Tu crois peut-être que j'ai peur de toi ?

— Vas-y donc, essaie un peu !

La dame, alors, jette encore une croûte.

Et au même moment quelqu'un lance par la fenêtre un morceau de papier plié en quatre.

— Ah ! Diable !

Si Michka pouvait se couper en deux, mais... Il se précipite sur le papier.

— Il y a quelque chose dedans.

Il déplie le papier de ses doigts tremblants, mais n'y trouve qu'un mégot de cigarette.

— Pfiou, sorcières, que la lèpre vous ronge !

Le jeu dura longtemps.

Tantôt c'était Michka qui en abattait deux d'un coup, tantôt c'était deux gosses qui renversaient Michka.

Il en ramassa plus que tous les autres et en fut réconforté. Qui sait s'il ne se trouvera pas encore une « chichi ». Qu'elle jette, si elle n'est pas avare. Le tout est d'arriver à Tachkent, de ramener une quinzaine de livres de grain pour les semailles et le plus possible de pain.

De rudes pensées ménagères s'ordonnaient dans son esprit, lui réjouissaient le cœur, et l'espoir qu'il avait de semer au printemps prochain l'enveloppait d'une chaleur caressante. Son corps

amaigri, affaibli, souffrait d'une douce fatigue paysanne.

Seriojka n'avait rien ramassé.

Il avait attrapé une croûte, mais Vanka, le ventru aux jambes torses, la lui avait arrachée des mains et lui avait griffé la joue de ses grands ongles de chat.

Ils s'assirent derrière la gare.

Michka dénombra son butin et dit :

— Cinq. Trois pour moi, deux pour toi.

Seriojka avala ses deux croûtes ; sa bouche devint pâleuse.

— Michka, donne m'en encore un peu, j'ai faim.

— C'est assez pour le moment. On va boire de l'eau et se coucher.

— Tiens, donne-moi cette petite ?

— Laquelle ?

— Tiens, celle que tu as sur le genou.

Michka n'était pas non plus rassasié. Il tâta le morceau de pain volé au paysan et fit la moue.

— Tu demandes toujours. Et toi quand m'en donneras-tu ?

— Je t'ai donné le boulon.

— Jo l'ai gagné.

Seriojka se tut.

Michka tira de sa poche le boufon et le jeta par terre.

— Mange-le, puisque tu ne veux pas être un frère.

Tous deux restèrent longtemps silencieux.

— Combien m'en dois-tu ?

— Trois.

— Ce n'est pas vrai.

— Et combien alors ?

— Compte, tu vas voir. En chemin, quand nous nous sommes reposés, je t'en ai donné un. Dans l'autre gare, étant assis, un autre, cela fait deux. Cette fois-ci je t'en ai donné deux, cela fait quatre. Je ne suis pas comme toi, je ne compte rien de trop.

Seriojka se mit à pleurer :

— J'ai mal au ventre.

XI

La nuit il plut.

Dans le terrain vague, hommes et femmes s'agitèrent, les brasiers grésillèrent, des injures sans cordialité fusèrent. Quelqu'un cria dans l'obscurité :

- Prends le capuchon.
- Où est-il ?

Tout un troupeau se rua ainsi vers la gare ; certains se précipitèrent sous les wagons. Seule une femme, debout dans la plaine, jurait avec rage :

— Mikolai, où les diables t'ont-ils donc emmené ?

Michka et Seriojka pataugèrent longtemps dans les mares, trébuchant dans des trous. Ils arrivèrent trop tard à la gare pour y trouver une place où s'asseoir ; ils s'accroupirent tout contre le mur d'un couloir. Seriojka avait mal au ventre.

— Michka, j'ai envie...

— Encore ? Cours derrière le mur.

— Viens avec moi.

Michka cracha de dépit et se fâcha.

— Comme tu es drôle, Seriojka. C'est toi qui as besoin et tu veux que j'aille avec toi. Tout de même, il n'y a pas de loups ici pour te mordre les jambes.

Seriojka courut une dizaine de fois derrière le mur, ne cessant de répéter encore d'une voix faible :

— Michka, j'ai mal au ventre...

— Mais ne te force pas !

— Je ne me force pas, cela coule...

— Avale ta salive !

— Mon ventre gargouille.

Fatigué de s'occuper de lui, Michka dit paresseusement :

— Cela passera, il ne faut pas y penser. Tu as la colique parce que tu as bu de la mauvaise eau.

Seriojka n'y pensait pas, mais il frissonnait, se serrait contre son camarade pour se réchauffer un peu, fermait les yeux.

— J'ai froid !

La lueur pâle des lampes était rayée de grosses gouttes de pluie qui s'amuassaient en mares, et tambourinaient sur le toit de la gare. Un homme en casquette de cuir passa, martelant le sol de ses talons ; il marcha sur les pieds de Seriojka.

Seriojka se mit à pleurer.

Michka, qui avait enfoncé sur ses oreilles la vieille casquette du père, le regarda d'un air accablé.

— Pourquoi gémis-tu, Seriojka ?

— J'ai froid... La tête me brûle...

Quelle guigne ! Michka se faufila dans la foule en criant :

— Camarades, laissez se réchauffer un gosse malade.

Personne ne répondit.

Alors Michka employa la ruse ; il prit Seriojka par la main et cria encore plus fort :

— Laissez-nous passer.

— Qui va là ?

— Nous cherchons maman.

Ils se faufilèrent dans un coin, jusqu'au sac d'une femme qui s'écria :

— Où ne vont-ils pas se fourrer ? Je n'attendais que vous, pour sûr...

Si on est décidé à ruser, il faut aller jusqu'au bout, sans quoi pas de salut. Jamais la voix de Michka n'avait été aussi caressante.

— Tu es de Bouzoulouk, bonne mère ?

— Descends du sac !

— Nous n'y toucherons pas.

Un homme, à côté, dit sans lever la tête :

— Tire lui les cheveux, il verra bien...

— Nous avons perdu notre mère, et notre père est mort de faim.

L'homme dit de nouveau sans lever la tête :

— Moi aussi je suis orphelin, je voyage sans père.

Michka se réchauffa près du sac, sommeilla quelque peu. Il allait s'endormir complètement, lorsque Seriojka hurla en rêve :

— Un Kirghize !

L'enfant de la femme pleura. La femme se fâcha :

— Ne crie pas : tu effrayes mon enfant...

Mais Seriojka hurla de nouveau :

— Au feu !

Ayant repris ses sens, il demanda à aller aux cabinets. Puis il se mit à geindre, la tête sur les genoux.

Michka, au désespoir, ferma les yeux.

Il songeait à Tachkent, ville de ses pensées ; dans sa tête tournaient sans répit les quinze livres de froment, et les deux sacs de croustons qu'il voulait rapporter. Il se voyait pendu aux tampons, grimpant sur le toit des wagons, caché sur les locomotives, et pas un soldat, pas un chef ne pouvait l'attraper. S'ils montaient sur un toit, il en descendait. S'ils fouillaient la locomotive, il disparaissait. Et partout on disait de lui :

— Le voilà, le brigand !

— Qui ?

— Mais oui, le gosse de Bouzoulouk qui voyage sans billet et sans sauf-conduit. On n'arrive pas à le fourrer à Porta-tchéka...

A côté de lui Scriojka frissonnait, geignait comme un chiot en délire.

Michka le considérait avec des yeux maussades, mauvais, tout pensif :

« Pourquoi me suis-je embarrassé de lui ? J'aurais mieux fait de ne pas me lier avec lui ; mais maintenant je n'y peux rien ; nous nous sommes promis aide. Si je l'abandonne, il est perdu, et si je m'occupe de lui, quand est-ce que j'arriverai à Tachkent ? Quel idiot ! Ce n'est pas gai de partir seul, bien sûr. Mais j'aurais pris six morceaux de pain et j'aurais tout mangé seul.

La tête lui tourna de tant de pensées douloureuses. Il se glissa hors de la gare, sur le quai.

Sous un wagon il aperçut ce Vanka aux jambes torses à qui il avait enlevé des croûtes, et un autre gosse, appelé Pietka ; tous deux étaient assis près d'une roue, au sec, mi-dormant, mi-songeant.

Vanka reconnut son rival et lui dit d'un ton conciliant :

- Viens avec nous.
- Et quoi faire ?
- Te réchauffer un peu.

Michka s'assit près de la roue, parla de Seriojka, de sa diarrhée, raconta comment ils s'étaient promis de ne pas s'abandonner l'un l'autre. Seriojka, lui, n'est bon à rien ; il ne sait rien obtenir, et c'est Michka qui doit tout arranger pour les deux. Tout à l'heure, c'est lui qui s'est emparé de cinq morceaux de pain, et s'il avait voulu, il aurait tout enlevé.

Vanka le regarda par dessous les sourcils.

- Tu comptes sur ta force ?
- Et pourquoi pas ? Nourris-moi tout mon saoul, et je n'en crains pas deux.
- Oh ! là, c'est bien malin. Donne-moi à manger, et j'en ferai autant.

Pietka demanda, dévisageant Michka de ses yeux étincelants ;

— Tu te battrais avec notre Iachka ?

— Quel âge a-t-il ?

— Treize ans.

— Cela dépend comment il est. On peut se battre même avec un grand.

Pietka en conçut du dépit : seul, il n'en craint pas deux ! Sans prévenir, il frappa de son coude en plein dans la joue de Michka.

Michka ajusta sa besace :

— Tu me provoques ?

— Et toi ?

— Fais attention ; un coup de poing et tu tombes à la renverse.

Vanka lui lança une ruade.

— Arrête !

Pietka prépara ses poings.

— Vas-y, Vanka, pour les croûtons de tout à l'heure.

Tels trois chardons ils s'agrippèrent sous le wagon, se bourrèrent longuement, lourds de haine ardente. Les ongles de Vanka sont terribles ; le nez de Michka en fut tout égratigné. Mais Michka lui serra la tête si fort qu'il en poussa des cris de souris...

XII

Vers midi arriva un train formé de beaux wagons, pas un train de marchandises.

Personne ne put monter dedans.

Vanka et Pietka furent chassés, trois fillettes emmenées à l'orta-tchéka.

— Des sans-billets !

Michka eut de la chance.

Il tourna autour de la locomotive aux hautes roues rouges, puis s'installa sur une marche. Il

aurait sûrement pu partir, mais une pensée ne cessait de rouler dans sa tête :

« Je l'ai abandonné, j'ai abandonné mon camarade ! Mon camarade malade ! »

Quand les roues de la locomotive se mirent à tourner, cette pensée se mit à rouler de plus belle dans sa tête.

« Je l'ai abandonné ! »

Michka sauta de son siège, prêt à pleurer de dépit :

« Pourquoi me suis-je embarrassé de lui ? »

La locomotive aux roues rouges s'en alla, laissant après elle une pesante tristesse.

Seriojka, couché au soleil derrière une guérite de la gare, léchait ses lèvres d'une langue enflammée. Ses traits s'étaient tirés, son nez aminci. Michka s'assit à côté de son camarade, hochant la tête. Il tira de sa besace un chiffon, se posa sur la langue une pincée de sel, fronça les sourcils, cracha. Toujours sans dire un mot il s'en alla le long des wagons. Il ôta sa casquette, resta quelque temps sous la fenêtre d'un wagon, passa son chemin. Ayant trouvé une épiluchure de pomme de terre jetée dans la boue, il la mâcha avec avidité.

Un wagon répandait une forte odeur de soupe aux choux.

De nouveau Michka ôta la vieille casquette du père.

— Fais, bonne femme, l'aumône à un gosse malade.

— A qui ?

— A un malade.

— Vas-t'en, avant que je ne t'arrose. Ils ne vous laissent pas une minute tranquille, les démons !

Michka gémit sans rien répondre. Il dépassa le dernier wagon et s'assit sur le rail mince et luisant.

Défunt le père disait toujours :

* A recevoir — ils sont toujours prêts : à donner — jamais ! *

Michka se prit la tête à deux mains et resta immobile.

« On peut mourir ici : personne ne le regrettera. »

A ce moment surgit une infirmière de la ville en voile blanc, qui tenait dans sa main un gros morceau de pain noir. Ou bien elle devina elle-même que Michka était en grande peine, ou bien les yeux de Michka trahirent sa détresse.

— Où vas-tu, mon enfant ?

Cette voix caressante enveloppa Michka comme

une eau tiède. Il la regarda : elle ne se moquait pas, ses yeux étaient pitoyables. Michka ne réfléchit pas longtemps ; il raconta tout comme à confesse : comment son camarade et lui s'étaient entendus pour aller ensemble à Tachkent et s'étaient promis de ne pas s'abandonner l'un l'autre en chemin ; mais le camarade était tombé un peu malade et personne ne leur donnait de pain. Lui, Michka, devait continuer sa route le plus vite possible, mais il ne pouvait pas abandonner l'autre, qui mourrait s'il restait seul, faute d'expérience : depuis qu'il était né il n'avait été nulle part et il avait peur des locomotives.

— De quoi est-il malade ?

— Il a la diarrhée d'avoir bu de la mauvaise eau et une espèce de fièvre.

— Montre-le moi.

Quand ils furent arrivés derrière la guérite à l'endroit où gissait Seriojka, Michka dit :

— Tiens, le voilà !

L'infirmière examina le ventre de Seriojka et dit :

— Ce n'est pas la fièvre qu'il a, c'est le typhus ; il ne s'en tirera pas, pour sûr.

— Et où le mettre maintenant ?

L'infirmière réfléchit un moment et dit :

— Notre wagon est plein de malades ; pourtant

il faudrait le coucher. Je vais l'emmener jusqu'à la prochaine station et là-bas je le placerai à l'hôpital. C'est dit ?

Ce n'est pas parce qu'on va mettre Seriojka à l'hôpital que Michka est heureux, non, bien qu'il s'en réjouisse aussi ; c'est surtout parce qu'il y a sur terre de braves gens. Seulement il faut les trouver. Son cœur est allégé, la faim lui tenaille moins le ventre. L'infirmière rompt un morceau de pain ; Michka est prêt à pleurer de joie.

— Merci bien, madame.

Il songe :

« Ah, si seulement elle pouvait m'emmener aussi ! »

L'infirmière serait-elle sorcière ? Elle devina tout de suite les pensées de Michka.

— Où iras-tu après ?

Michka regarda les yeux pitoyables et avoua :

— Mets-moi dans un coin, bonne dame, je ne le dirai à personne.

Il y a sur terre de bonnes gens.

Son cœur s'est allégé, la faim lui tenaille moins le ventre.

Michka est assis dans le wagon-hôpital et n'en croit pas ses yeux : est-ce un rêve ou une réalité ?

Le wagon cahote, roule. Les roues cognent,

rythment le temps ; Michka dans son coin sourit en un sommeil d'azur où se confondent ses pensées.

— Où est maintenant Vanka aux jambes torsées ? Où sont les brasiers ?

Tous les brasiers se sont éteints d'un coup ; il ne reste que les roues chantantes.

-- Tou-tou-tou ! Tou-tou-tou !

Puis, la complainte des roues même se tait.

Il dort.

XIII

L'hôpital lui plut : il était peint et avait beaucoup de fenêtres. Seriojka s'y rétablira... On lui fera boire des potions, on lui donnera des câblots ; il pourra bientôt se lever. Et en revenant de Tachkent, Michka le retrouvera. Le butin sera bon ; ils partageront le pain pour qu'il n'y ait pas de jalousie. Tout le monde peut tomber malade, ce n'est pas un crime.

On porta Seriojka sur un brancard jusqu'au porron de l'hôpital. Puis les brancardiers s'en

allèrent ; pendant longtemps personne ne parut. Une pie jacassait dans les arbres.

— C'est mauvais signe ; pourvu qu'il ne lui arrive pas malheur !

Seriojka reprit ses sens et pleura :

— Où me mène-t-on ?

— C'est un hôpital ici, n'aie pas peur.

— Et toi ?

— Je reste ici, avec toi.

Michka s'assit sur le perron près du brancard et se mit à raconter qu'il s'était trouvé une femme très bonne qui avait eu pitié d'eux et leur avait donné du pain. « Je guérirai certainement Seriojka », a-t-elle dit. « Je connais un remède ». De toutes façons Michka ne continuera pas le voyage tout seul ; il ira au marché : il y a un marché derrière la gare comme à Rouzoulouk, et on peut y acheter tout ce qu'on veut. Seriojka ne doit pas lui en vouloir parce qu'ils se sont disputés ; on ne peut pas éviter cela en voyage.

Il se souvint du boulon qu'il avait gagné.

— Tu penses que j'ai réellement pris le boulon ? A quoi peut-il me servir ? J'ai voulu te taquiner...

Il tira le boulon du fonds de sa poche tiède et le mit dans la main de Seriojka.

— Tiens, mets-le de côté.

Et lorsque s'ouvrirent les portes de l'hôpital

et que Seriojka les franchit pour l'éternité, Michka éprouva une peine intolérable en ressentant son amère solitude. Près de la table où une femme en tablier blanc enregistrait les entrées, il racontait d'un ton fatigué :

— Nous sommes des paysans du canton de Lopatine. Moi je m'appelle Mikhaïla Dodonov et lui, Serguét Ivanytch.

— Et son nom de famille ?

Hélas, Michka avait oublié le nom de famille de Seriojka ; pourtant, il l'avait tout à l'heure encore sur la langue. Il voulut donner le sobriquet, mais la femme exigea le vrai nom.

— Inscrivez-le au mien : Mikhaïla Dodonov, du canton de Lopatine.

— Tu sais écrire ?

— Comment donc !

— Signe.

Michka appuya sa poitrine contre la table et fit une grimace d'effort.

Il y avait bien longtemps qu'il n'avait plus écrit ; il avait perdu la main. Ayant signé, il devint triste.

Il sortit de l'hôpital ; le boulon traînait sur le perron.

« Oh, Seriojka l'a oublié ! »

Il regarda par une fenêtre : personne. Il grimpa

sur l'appui d'une autre fenêtre; quelqu'un le menaça du doigt. Il tourna autour de l'hôpital comme un chien sans abri, et revint sur le perron.

« Comment lui faire passer le boulon ? »

La porte s'ouvrit : on emporta quelqu'un sur un brancard. Michka crut que c'était Seriojka, mais c'était une femme morte ; elle avait les pieds nus. Quelle détresse ! Michka avait faim et plaignait son camarade :

« Pourquoi donc a-t-il oublié son boulon ? »

XIV

Mielka passa toute sa journée au marché parmi les marchands, et apprit ce que valaient une jupe, une camisole, combien coûtait le pain en monnaie. Il était prêt déjà à tirer de sa besace la jupe de sa grand'mère, lorsqu'il entendit des paysans dire près de lui :

— Les Kirghizes, au-delà d'Orenbourg, achètent cher toutes sortes de choses. C'est là-bas qu'il faut aller.

Mielka pensa :

« J'attendrai encore un peu. »

Il essaya de mendier ; mais les femmes dans ce pays-là sont mauvaises. Quand on les appelle :

— La mère, — elles ne vous regardent même pas.

Et si on insiste :

— Pour l'amour de Dieu ! elles vous menacent d'une gifle.

L'une d'elles même voulut battre Michka ; elle avait entendu dire, pour sûr, qu'il avait volé un morceau de pain, et elle se mit à crier par tout le marché :

— Fais attention, sale petit voleur. Il y a longtemps que je te vois rôder alentour.

Michka enfonça sur ses yeux la vieille casquette du père, et s'esquiva pour éviter le scandale. Qu'on le dénonce à l'Orta-tchéka et il y restera enfermé une semaine ou deux sans autre forme de procès. On lui demandera son passeport : il n'en a pas. Mieux vaut s'éloigner...

Il ne se souvint de Seriojka que vers le soir ; ce fut comme un coup au cœur.

« Que ne vas-tu le voir ? Tu l'as promis. »

Prêt à y courir, il entendit des paysans qui disaient :

— Un train se forme pour Tachkent. Il va partir.

Du coup la tête de Michka se fendit en deux. Une moitié lui ordonnait d'aller voir Seriojka, l'autre lui faisait peur :

« N'y vas pas, tu seras en retard. »

La première moitié lui chuchota de nouveau à l'oreille :

« N'as-tu pas honte d'abandonner ton caravarsde en pays étranger ? Tu ne veux plus maintenant tenir ta promesse ? »

L'hôpital est loin. Un dernier adieu avant de partir. Et tout de même, mieux vaut que Seriojka sache, plutôt que d'attendre...

L'autre moitié le rassura :

« Ce n'est pas pour ce cas que vous vous êtes entendus. Tu vas courir pour rien, puis tu manqueras le train. Tu resteras là encore un jour, puis une nuit ; pendant ce temps, tu aurais avancé de cent verstes. Si encore tu le faisais exprès ! Mais non, tu ne le fais pas exprès »... Michka se tourmenta longtemps.

Il sortit de la gare, considérant tantôt l'hôpital, tantôt le train :

« Bouge-t-il ou non ? »

Le train ne démarrait pas.

L'honnêteté de Michka prit le dessus sur son indécision et le poussa en avant ; il courut de toutes ses forces jusqu'au perron de l'hôpital et

s'arrêta, stupéfié : trois fenêtres étaient noires, une seule était éclairée. Il se heurta à une porte fermée ; il grimpa sur la fenêtre où brillait une lumière ; quelqu'un le tira par la chemise :

— Où vas-tu ? Tu veux casser les carreaux ?

Michka se retourna et vit devant lui un homme qui tenait un balai dans la main.

— Je cherche Sariojka.

— Quel Sariojka ?

— De chez nous, du canton de Lopatine,

— Il n'y a pas de Sariojka ici, vas-t'en.

— Comment ? C'est aujourd'hui qu'on l'a apporté et il n'y est pas ?

A ce moment là une locomotive siffla dans la gare.

« Le train ! »

Michka se sauva à toutes jambes ; il ne sentait plus la terre sous ses pieds. Arrivé à la gare, il fut abasourdi. Les uns couraient de tous côtés, d'autres buvaient paisiblement leur thé. Il interrogea un homme qui haussa les épaules.

— Je ne sais rien, mon vieux ; moi-même il y a 4 jours que j'attends... Où vas-tu, toi ?

— A Tachkent.

— Le train de Tachkent est parti depuis longtemps.

— Il est parti ?

— Pour sûr.

Ce fut pour Michka un coup qui lui cassa les bras et les jambes. Il se précipita d'un autre côté, trébucha dans la nuit sur une femme qui portait de l'eau chaude dans un seau. Le seau se renversa, elle se brûla les doigts. La femme lui jeta le seau dans les jambes et se mit à hurler :

— Arrêtez-le !

Ce n'était pas un cerf qui galopait, écartant les taillis de ses bois, c'était Michka qui bondissait la besace sur l'épaule. Derrière lui une rumeur lui singlait les oreilles.

— Au voleur, au voleur, arrêtez-le !

Des paysans lui barrèrent le passage.

— Ah, fils de chien !

— Je n'ai rien fait, ne me battez pas !

— Appelez la milice !

— Tenez, camarade milicien, ce sale...

— A volé le sac d'une femme.

— Circulez !

Est-ce la terre qui tourne, ou les gens qui sautent les uns sur les autres ?

Non.

Ce n'est pas la terre qui tourne, ni un tas d'hommes grouillants ; ce sont les yeux de Michka qui se troublent, c'est sa tête qui tourne. Il se trouve au milieu d'un cercle effarant, et sa langue

ne bouge plus dans sa bouche. Il veut parler, mais il ne peut pas. Une larme tombe sur sa joue ; qui apercevra une larme dans ce tohu-bohu ? Les gens ne voient que sa besace. Sa détresse allume les paysans, abrutis par une longue attente dans la gare...

— Il faut battre ce chien !

Le milicien le prend par le bras :

— Viens !

« C'est fini ! »

Telle est l'unique pensée de Michka.

« Je suis perdu. »

XV

Il se laisse conduire au Jugement dernier ; ses genoux faiblissent ; il se rappelle son père, l'oncle Nikanor, qui se battait aux poings mieux que personne ; son cœur se gonfle d'une rancœur amère contre Seriojka.

« Tout ce qui arrive est de sa faute. »

Mais l'Orta-tchéka n'est pas si épouvantable qu'il le pensait ; elle ressemble à l'Isполkom de chez eux.

A une grande table est assis un chef en veste de

cuir ; il porte au côté un revolver et sur sa casquette, l'étoile des bolcheviks. Le chef se gratte les moustaches d'un doigt et considère Michka de ses yeux clignotants.

— De quoi s'agit-il ?

— On vient d'attraper un gosse, camarade Dounaev, explique le milicien.

— Sans billet ?

— Le diable seul le sait. On dit qu'il a volé un sac.

— Approche-toi.

Michka se fait tout humble : il tient ses doigts aux coutures de son pantalon. Sa main gauche tremble d'effroi, ses jambes fléchissent. Il lui semble que le plafond descend sur sa tête et que l'Orta-tchéka tout entière tangué sur des vagues.

Le camarade Dounaev se tait à dessein, ne se presse pas. Il jette seulement parfois sur le papier un regard rapide de ses yeux clignotants.

Puis sur Michka.

— Ton nom ?

Les cheveux se dressent sur la tête de Michka, son nez brûle : il n'a même pas le temps de renifler.

— Quel âge ?

— 11 ans, 12 ans.

— C'est du beau ! Tu fumes ?

— Non.

— Ne mens pas, Mikhaïla Dodonov, nous savons tout...

Apercevant un sourire sur les lèvres du chef, Michka pense :

— Il ment, il ne sait rien, puisqu'il rit...

Et le chef sourit de nouveau.

— Pourquoi as-tu volé un sac ?

Michka se sent soulagé ; il se dit à nouveau :

« Je vais lui raconter des histoires ; il peut bien les croire. » Et il se met à conter : il y a longtemps qu'ils voulaient, son père et lui, partir pour Tachkent ; ils prirent un billet, un sauf-conduit, mais le père est mort en route. Michka aurait dû lui reprendre le billet et le sauf-conduit, mais il n'y a pas pensé, il a continué sans billet. Puis un autre gosse de leur village s'est accroché à lui, — bon gré, mal gré, — ayant peur de voyager seul. Lui aussi est tombé malade. On peut le demander : il est à l'hôpital. Michka était parti le voir lorsque le train siffla. Du coup il eut peur, se mit à courir, trébucha sur une femme. Il faisait nuit noire. Il renversa un seau : la femme se mit à crier. A ce bruit, des paysans crurent qu'il avait volé. Mais c'est son sac, à lui, qu'il porte. Dedans se trouve un autre sac, et dans cet autre sac, une gamelle, une ou deux pincées de sel pour le voyage, et la jupe de sa grand'mère. Il n'a jamais volé.

On déplie le sac; c'est exact : une gamelle, du sel, une jupe.

Le camarade Dounaev considère Michka, se gratte à nouveau la moustache.

— Sais-tu qu'il est défendu de voyager sans billet sur les voies ferrées ?

— Bien sûr, je le sais, mais où aller ? J'ai tellement faim.

— Et que comptes-tu faire à Tachkent ?

— Je travaillerai un peu.

— Que sais-tu faire ?

— Ce qu'on me commandera. Qui sait ? curer le fumier, labourer...

Dounaev, le chef, hoche la tête, en souriant.

— Eh bien voilà, Mikhaïla Dodonov, tu es un garçon débrouillard. Selon le règlement je dois te punir pour que tu deviennes encore plus malin. Demain tu viendras charrier du bois avec les femmes qui n'ont pas de billet. Tu travailleras un peu, puis tu reprendras ta route. Mais chez nous, il est défendu de voyager sans payer. Compris ?

Michka attendait pis.

En quittant l'Orta-tchéka avec le milicien, il lui dit, soulagé :

— Je ne crains pas le travail. Ce que tu me donneras, je le ferai.

XVI

Longue journée. Elle dure et n'a pas de fin. Au début le soleil montait, montait, puis il est descendu ; mais le soir est encore loin. Il y a des montagnes de bois, surtout quand on le charrie bûche à bûche. Michka tend sa forte échine de paysan ; il en charge trois d'un coup. Ses yeux roulent sous l'effort, ses jambes tremblent, trébuchent dans leurs sandales trop larges. Il croyait qu'on allait lui faire des compliments pour son zèle, mais les femmes l'engueulent.

— Eh ! le gosse, n'en charge pas trop : on n'est pas à la maison ici.

— Quoi ?

— Ménage tes forces.

Une paysanne aux jambes nues toutes égratignées succomba la première. La tête lui tourna, sa bouche s'empâta. Elle regarda autour d'elle avec des yeux troubles et blêmit. Elle tâta ses jambes nues, comme stupide. Que font donc là toutes ces femmes autour d'elle ? Elle piqua du nez par terre et se mit à sucer son doigt.

— Eh quoi, Nastenka, vas-tu mourir ?

— Je n'ai plus de forces.

La mort coucha la tête de Nastenka sur une bûche de bouleau et lui ramena les jambes près du menton. Pour la soulager, il ne faudrait qu'un peu de nourriture ; mais où la prendre ? Partager son pain ? ce serait se faire tort à soi-même sans la rassasier.

— C'est la vie !

Les femmes s'agitèrent, puis se lurent à nouveau.

Chacune pensait à part soi :

« Arriverai-je au bout ? »

Elles étaient là, en demi-cercle, frileuses, méchantes, affamées ; Nastenka gisait au centre, résignée, silencieuse, les jambes nues en sang.

Quand, le soir, on l'emmena à la gare, Michka la suivit d'un pas lourd ; la vieille casquette du père enfoncée sur ses yeux les couvrait de sa visière ; ses bras étaient douloureux de fatigue.

Désormais ce n'est plus un gosse, il connaît la vie. S'il lui arrive de tomber malade, par hasard, qui le secourra ? Il devra résister seul, trouver quelque moyen. Autrement, ce sera la mort.

Mais Michka avait beau réfléchir, il ne trouvait rien.

Il essaya de mendier le long des wagons ; personne ne lui donna rien. On le regardait avec effroi, comme s'il était contagieux. On le chassait avec fureur, comme si on le détestait depuis toujours.

Quelqu'un même lui vida un pot sur la tête.

Michka se fâcha.

« Sales bourgeois, bandits ! Il faudrait bien qu'on vous envoie un peu les rouges. »

Il s'éloigna, puis revint.

« Ils ont peut-être jeté une croûte avec l'eau. »
Il s'acroupit dans l'obscurité et se mit à gratter le sol avec ses doigts ; sa première trouvaille fut une pierre, sa seconde une crotte. Il essuya ses doigts sur son genou et ferma les yeux de dépit.

« On se moque des pauvres gens. »

Il médita longuement, puis se remit à gratter

le sol ; il trouva une arête de poisson, souffla dessus, l'essuya sur sa chemise.

« Pourvu que je n'attrape pas quelque maladie avec cette arête qui a trainé sous les pieds... »

Mais sa bouche déjà béante et ses joues affamées tremblaient d'impatience.

« Mange ! du poisson, ce n'est pas sale. »

L'arête craqua sous ses dents, de la salive lui coula des lèvres.

« N'importe ! Mais où aller maintenant ? »

XVII

Nastenka gisait sous un banc dans la gare.

Ainsi étaient couchés, dans l'autre gare, le paysan et le Tartare à la tête pelée ; parmi tant de monde personne ne s'occupe d'elle. On pleure, on crache, on jure, on gémit. Chacun porte sa peine, chacun ses tourments.

Une telle détresse envahit le cœur de Michka qu'il fut prêt à s'étendre à côté de Nastenka. Mais Michka ne peut pas agir ainsi.

Il est parti pour Tachkent, il doit arriver. Mieux vaut mourir plus loin. Ne pourra-t-il donc pas supporter le voyage ? Il en aura la force ; il pa-

tientera encore cette nuit et demain matin, il vendra la jupe de la grand'mère ; on lui en donnera cinq ou six livres de pain et tout ira bien. Il ne mangera pas tout d'un coup ; il en prendra une demi-livre et rangera le reste. Cinq livres font dix demi-livres, dix jours. En dix jours on peut arriver là-bas et en revenir si les trains ne traînent pas en route.

Les pensées de Michka s'étaient ordonnées.

Michka était soulagé.

Des hommes, dans un coin, parlaient de Tachkent et de Samarkane (1) ; c'est aussi une ville, seulement elle se trouve au-delà de Tachkent, 400 verstes plus loin. Michka prêta l'oreille. Le pain est très bon marché à Samarkane, moins cher encore qu'à Tachkent. A Tachkent même la vie augmente et il est impossible de rien emporter : c'est défendu. Mais si on s'éloigne un peu du côté de Samarkane, chez les Sartes, tout est presque pour rien. Une paire de vieilles bottes vaut là-bas quatre pouds de grain, une paire de neuves, six ; une jupe toute usée se paie 1 poud 1/2, deux pouds ; parce que là-bas c'est l'Asie, il n'y a pas d'usines, et les gens ont tout en abondance. Un Sarte, par exemple, possède quatre femmes : c'est

(1) Pour Samarkand, déformation populaire (N. d. T.).

quatre jupes qu'il lui faut d'un coup. Et ils font le thé dans des casseroles : un bon samovar vaut 12 pouds...

Ces propos troublèrent la tête de Michka ; son cœur de patron se serra, lui fit mal. Il se mit à penser à sa jupe :

« Il ne faut pas la vendre, hein ? Aurai-je la force d'attendre » ?

Un poud et demi, deux pouds, ce n'est pas rien : cela permettrait de remettre sur pied d'un seul coup toute la bricole. Si l'année est bonne, on peut en récolter trente pouds ; et combien de sacs peut-on alors remplir ! Ce serait suffisant pour eux, et pour le cheval s'il en achète un.

Le blé mûr se balançait devant ses yeux, en vagues, sous le vent chaud de Lopatine. Michka se trouvait en pensée dans son champ et causait avec les paysans du pays.

— Eh bien, Michka, c'est le moment de faucher ?

— Je commence demain.

Et voilà la mère avec sa faucille et Iachka, le frère, avec sa faucille, Fedka, par derrière, les mains vides, car il est trop petit.

Il faut absolument attendre.

Il ne faut pas vendre la jupe ici.

Si le train ne part pas trop tôt, il pourra passer

dans les wagons ; les gens ne sont pas tous les mêmes : certains vous chassent, d'autres donnent.

Michka marcha longtemps sur le quai ; ses pensées ménagères l'accablaient ; ses jambes ne le portaient plus. Il était las. Il s'assit près d'un wagon pour se reposer un peu, et s'endormit, la tête contre une roue. Sa dure journée sans nourriture, une joie paysanne le berçaient ; il ne rêva pas.

La matin il bondit, ahuri : son échine était trop légère. Il y porta la main : la besace n'y était plus.

— Mon Dieu !

Il se jeta sous le wagon : rien.

Il chercha partout : rien.

Il tourna autour des quatre wagons : rien, rien, rien.

— Seigneur !

La sueur perla sur son front, sous sa chemise, son cœur s'arrêta de battre.

— On m'a volé !

Ses genoux fléchirent. Il s'assit sur un rail rouillé et pleura amèrement.

Une grande détresse humaine s'était abattue sur le petit Michka, l'oppressait, l'étouffait. Il tomba la face entre deux traverses et se pelotonna comme un agneau sous le couteau pointu.

Ce n'était pas sa besace, ni la jupe qu'on lui avait volé, mais sa dernière joie. On lui avait enlevé son dernier espoir.

XVIII

Michka pleura deux heures durant ; pourtant il fallait agir. Après s'être allégé en pleurant d'une moitié de sa peine, il s'éloigna en suivant les rails pour quitter ce lieu ; au bout de cinq ou six cents pas il se souvint de Seriojka : il devrait bien lui dire adieu ; qui sait s'ils se reverront ? S'il ne se trouve pas un homme bon qui ait pitié de lui, ce sera la fin ; il pourra tenir encore un peu, sans doute, mais si personne ne lui donne rien avant le soir, qu'adviendra-t-il de lui ? Il tombera pour

sûr... Il se couchera de détresse et ne se relèvera plus jamais. Personne n'a besoin de lui et ceux qui l'apercevront détourneront la tête. Combien tombent ! diront-ils ; celui-là peut mourir aussi...

Ne brille pas, soleil, tu ne réjouiras pas Michka.

Et toi, cloche, c'est en vain que tu sonnes au-dessus de l'église.

Dure peine, la peine des hommes.

Du pain, par charité... !

A l'hôpital, Michka fut accueilli sans tendresse.

— Que veux-tu ?

— Seriojka est ici.

— Viens demain, aujourd'hui c'est défendu.

— Je n'en ai pas pour longtemps.

— Il est mort.

— Comment est-il mort ?

— Vas t'en. Tu ne sais pas comment on meurt ?

Il est enterré. Le voilà ton Seriojka !

Journée de malheur ! Michka resta quelque temps assis sur le perron de l'hôpital, puis il alla se coucher sous un arbre.

Quelle malchance ! plus de jupe ; personne ne donne de pain. Et pourquoi ces pies jacassent-elles ? Vois cette bête par terre, comment s'appelle-t-elle donc ?... un hanneton. Attrape-le et mange-le ! Les gens de Lopatine ont bien mangé

des chiens et des chats ; mais ce hanneton, comment s'appelle-t-il ?...

Tiens, un moineau. Tout de même il existe encore des moineaux. Ah ! Si Iachka était là avec son fusil.

Au-dessus de Michka s'est dressée la mort, sèche, affamée ; cela sent bon le pain de seigle salé. Où y a-t-il du pain ? Il ramasse un copeau ; le copeau sent le pain ; il le flaire, puis le jette... Il arrache de l'herbe, la mâche. Et de nouveau ses yeux se ferment de détresse.

La mort.

Pourtant il est de braves gens.

Au-dessus de Michka tournait la mort sèche, affamée, comptant les dernières heures et les dernières minutes de sa vie. Elle avait déjà passé sur ses lèvres, posé sur son échine ses doigts glacés. Regarde une dernière fois le ciel lointain, le ciel étranger, regarde tout ton saoul. Fuis en rêve de Tachkent à Lopatine. Arrache de ton cœur les pensées paysannes. La mort frappait de ses lourdes bottes les tempes de Michka, lui chuchotait aux oreilles :

— Pourquoi pleures-tu ? C'est inutile, personne n'aura pitié de toi.

Au même moment passait le camarade Dounaev, de l'Orta-tchéka ; il aperçut l'enfant, le reconnut, s'arrêta.

— Eh bien, Mikhaïla Dodonov. Que fais-tu là, couché ?

— Je n'ai plus de force....

— Qu'as-tu ?

— Je suis fourchu.

— Ah ! ah ! c'est mauvais !

Michka regarde le camarade Dounaev : il a l'air bon ; sa voix est douce. « Raconte lui ta peine, peut-être aura-t-il pitié... Vois, il porte l'étoile de l'armée rouge ; pour sûr il est, comme Ivan, communiste. »

— Camarade Dounaev, n'auriez-vous pas une petite croûte ?

— Qu'en feras-tu ?

— J'ai très faim ; j'ai peur de tomber malade...

Dounaev est de bonne humeur.

— Pourquoi as-tu peur ?

— Ma mère est restée à la maison ; si je meurs, elle périra, et les gosses aussi. Aidez-moi...

Dounaev se gratte la moustache d'un doigt et sourit.

— Eh bien, il faut t'aider puisque tu te trouves en telle détresse. Suis-moi !

Est-ce un rêve ou la réalité ?

Lorsqu'ils arrivèrent à l'Orta-tchéka, Dounaev dit à son subordonné :

— Camarade Simakov, donne à manger à cet

enfant, et mets le dans un train, qu'il s'en aille d'ici.

Non, ce n'est pas un rêve.

Michka reçut quatre tranches de pain et une gamelle de soupe ; autour de lui on riait.

— Mange, Mikhaïla Dodonov, ne te gêne pas. Si tu continues à être un risque tout, tu ne périras pas. Tu es un sans-parti ?

La joie faisait trembler la cuiller dans les mains de Michka.

— Chez nous il y a une cellule.

— Tu y vas quelquefois.

— J'ai bien le temps ! Ivan est communiste, lui, il y va.

Le camarade Dounaev se grattait d'un doigt la moustache, considérant Michka.

— Tu es un brave homme, Mikhaïla Dodonov. Avale tout...

Michka s'était jeté avec une telle précipitation sur la soupe chaude, que tout son corps en suait ; il respirait difficilement ; il avait dépassé les bornes. Des gouttes perlaient sur son nez et autour de ses oreilles.

— Eh bien, maintenant, tu arriveras ?

— J'arriverai.

— Installe-le, camarade Simakov, dans un

train, en mon nom. Il y en aura bientôt un pour Tachkent.

« Quels étranges gens ! »

Ce sont les mêmes qui tantôt vous arrêtent, tantôt vous mettent dans le train. Ou bien c'est la détresse de Michka qui a agi en ce cas, ou bien c'est le caractère des hommes qui est tel...

Le camarade Simakov ouvrit toute grande la porte d'un wagon ; dix hommes ensemble se précipitèrent vers lui. C'est un chef : ce qu'il veut, il le peut.

— Prenez ce gosse avec vous.

— Il n'y a pas de place, camarade. Ce serait avec grand plaisir...

Simakov dit alors exprès :

— Non, non, camarades, je dois le mettre dans le train. Ordre du chef.

Les hommes s'écartèrent.

De tous côtés on examinait Michka, on l'éprouvait du regard.

— En voilà un cadeau qu'on nous fait là !

XIX

Le train démarra pendant la nuit.

La locomotive hurlait aux montées, soufflait et tombait aux descentes comme dans un énorme précipice. Le wagon roulait affreusement, menaçant de s'arracher des rails, les sacs tombaient, les coffres dégringolaient les uns sur les autres, les volets de fer claquaient aux deux fenêtres ensermant dans une étreinte hâtive les chaudes étoiles du ciel noir qui fuyait. Les gens s'agitaient comme du bétail dans l'obscurité, les têtes heurtaient les jambes, les sacs tombaient, les coffres roulaient,

- A qui est ce coffre ?
- A qui cette gamelle sous moi ?
- Qui es-tu ?
- Et toi, qui es-tu ?
- Hé, là, tu me cognes la gueule !

Des allumettes craquaient, éclaboussant de taches inégales des masses informes, aux barbes mouvantes ; des femmes hurlaient.

Michka se sentait soulagé.

La soupe chaude l'avait réconforté ; il tenait en réserve sur sa poitrine quatre morceaux de pain.

Il regrettait la jupe de la grand'mère, mais les sacs ne valaient pas une larve : ils étaient petits et tout rapiécés. Avec de la chance il pourra trouver du travail à Tachkent et en acheter des neufs. Maintenant, il n'est plus un gosse. Quant à la jupe, mieux vaut n'y pas penser. C'est une bonne leçon pour lui : il ne faut jamais bailler aux corneilles. Et puis, comment avait-il pu mettre toutes ses affaires ensemble ? Vois, le couteau a été sauvé parce qu'il pendait à la ceinture. S'il avait été dans le sac, lui aussi aurait été perdu.

Michka tâta son bon couteau, puis le cacha sous sa chemise ; il serra sa courroie sur son ventre et médita. Le couteau serait en bonne place, pendu à la ceinture ; pourvu seulement que la corde ne casse pas ; on n'en trouve plus de pareils,

« Un rasoir ! Il peut couper n'importe quelle branche. »

Michka pourra aussi porter sa veste au marché. Puisque les jupes se vendent, pourquoi pas aussi les vestes ? Il ne faut pas se désespérer. S'il n'y a pas d'usines là-bas, il se trouvera aussi un amateur pour la casquette. De la veste, par exemple, il tirera deux pouds et de la casquette et du couteau, un demi poud.

Le village de Lopatine passa devant lui ; à ses yeux apparurent l'isba affamée, et sa mère malade, couchée. On attend que Michka rapporte du pain. Tachka cherche des moineaux dans le jardin. Hélas, il ne pensera pas à ranger le collier sous le hangar. Michka a oublié de le mettre à sa place, et Tachka n'y songera pas... Il aime passionnément travailler le bois ; il est né charpentier. Pour lui, il faudrait qu'il aille en apprentissage, oui, mais où, en ces temps durs ? ils ont déjà du mal à en sortir sans cela. La misère s'est abattue sur les paysans ; elle est difficile à secouer. Si Michka revient de Tachkent, son premier soin sera de penser aux semailles. Et peut-être distribuera-t-on des secours à ce moment-là. Sans pré ni cheval, il sera encore obligé de s'en aller à Tachkent ou ailleurs, et d'endurer maintes souffrances.

Michka s'abandonna, dans le wagon bondé, à ses pensées ménagères, amassa dans sa tête pounds sur livres, se rappela Seriojka.

« Il était trop faible ! »

Et toi ?

Moi, je suis un peu plus solide ».

Quelqu'un le tira alors par le pied.

— Où vas-tu, le gosse ?

Michka ne souffla mot.

De nouveau l'homme le tira par le pied.

— Eh bien, tu dors ?

Michka résolut de faire croire aux autres qu'il dormait. Peut-être alors parleraient-ils de lui : ce serait intéressant.

L'homme ronchonna, s'adressant à un autre :

— Pourquoi avons-nous accepté ce camarade ?
Il faut l'envoyer au diable.

L'autre répondit :

— Impossible : c'est l'Orta-tchéka qui l'a imposé.

— Et qu'avons-nous besoin de l'Orta-tchéka ?
Nous avons retenu le wagon pour nous et maintenant nous devons nous occuper aussi de ce gosse. Si encore c'était un homme, il paierait, mais que peut-on lui demander à lui ?

Michka se fit un cornet de la main et prêta l'oreille.

« Aurai-ils donc le droit de me chasser du wagon ? »

De nouveau le second répondit :

— Mieux vaut ne pas faire attention à lui. Le diable seul sait ce qu'il est. Et si c'est un parent de l'Orta-tchéka ? On n'aurait qu'à le chasser, tu verrais alors, il n'y aurait plus moyen de s'en débarrasser après.

Michka écoutait dans l'obscurité et souriait.

« Aha ! vous avez peur ! »

Tandis que les deux hommes discutaient du sort de Michka, lui ronflait à dessein pour faire croire qu'il n'entendait rien.

« Ne vous gênez pas ! Maintenant je connais toutes vos pensées. »

Le second dit encore une fois au premier :

— Ne le chassons pas. Demain matin il ira aux cabinets et nous ne le laisserons pas remonter.

Michka ronflait.

« A votre aise ! Pour rien au monde je ne descendrai ; je tiendrai plutôt deux jours... »

Une heure après les deux hommes, apaisés, dormaient tête contre tête. L'obscurité enveloppa d'un voile impénétrable le wagon verrouillé, confondant bras et jambes. Même les femmes, étreintes par les hommes, cessèrent de remuer.

La locomotive poursuivait sa route, hurlait dans

les rampes. Tantôt elle s'emballait, tantôt elle roulait lentement, lentement ; les roues cognaient et les pensées de Michka s'enchaînaient et se rompaient au rythme de leurs heurts.

- Je roule, je roule, et d'un !
- Grâce à ma ruse, grâce à ma ruse !
- Oui, oui, oui, oui, ! Oui, oui, oui, oui !
- Bravo, bravo, bravo !
- Tu arriveras, tu arriveras !
- Tac, tac, tac, tac !
- N'aie pas peur, n'aie pas peur, n'aie pas peur !
- Courroie-couteau ! Courroie-couteau !
- Poud, poud, poud, poud !

Orenbourg.

Matin maussade.

Un petit vent souffle.

Michka, assis dans son coin, ne descend pas. Il lui faudrait bien aller en ville, se soulager, mais les propos entendus cette nuit ne le lui permettent pas. C'est bon, il patientera.

Les paysans ont installé leurs brasiers près des wagons, et ont pendu les marmites. Les uns rô-tissent, les autres font bouillir; une forte odeur

de choux monte au nez. Les femmes épluchent les pommes de terre, coupent la viande, soufflent sur le feu. Ce sont des richards qui occupent le wagon de Michka.

L'un, qui a apporté quatre melons, compte sa monnaie. Apercevant Michka dans son coin, il se détourne. Un autre hisse dans le wagon un sac de tabac : le tabac se vend bien en voyage : une poignée en coûte cinq cents roubles, et les Kirghizes n'y entendent rien. On peut, sans se donner aucun mal, gagner quarante mille et fumer soi-même par dessus le marché.

Voilà aussi deux samovars, un réchaud à pétrole pour faire la cuisine, des bottes aux tiges raccommodées, trois haches.

Toute la matinée ils ont parcouru les marchés d'Orenbourg, remplissant le wagon de haut en bas de tabac en feuilles, de tabac haché, de samovars, de marmites, de haches, de vestes, de jupes ; il n'y a plus où se retourner.

Eropka, un petit homme, lui aussi du district de Bouzoulouk, vient d'acheter une montre en or « américain ». Quelqu'un lui a dit que les montres se vendent bien à Tachkent ; il a payé la sienne douze mille roubles. Il l'examine en détail, l'ouvre : elle est arrêtée, elle ne marche pas. Eropka l'auculte de l'oreille gauche, puis de l'oreille droite :

elle ne marche pas. Douze mille roubles de perdus.

Est-ce parce que la montre ne marche pas, ou parce qu'une autre peine encore a percé le cœur d'Eropka ? En apercevant Michka dans le wagon il se met en colère.

— Quel est ce goasse installé ici ?

Et l'on dirait que les autres aperçoivent alors Michka pour la première fois.

— Qui l'a mis ici ?

— Où vas-tu camarade ?

Michka les considère, ajuste la vieille casquette du père et dit comme un vrai paysan :

— Je vais à Tachkent chez mon oncle qui est commissaire là-bas.

— Et d'où es-tu toi ?

— Je ne suis pas d'ici : je viens du district de Bouzoulouk.

— De quel canton ?

— Du canton de Lopatine.

— Et comment s'appelle ton oncle ?

Michka ne bronche pas.

— Il ne s'appelle pas comme nous ; moi je suis un Dodonov, lui un Mitrophanov. C'est le frère de ma mère, un communiste.

Eropka, le petit homme, dit :

— Moi aussi je suis du district de Bouzoulouk,

à vingt verstes de ton village, mais je ne connais pas ce nom : tu mens, pour sûr.

Michka ne bronche pas.

— Pourquoi mentirais-je ? Demande-le à l'Ortatchéka, on le connaît.

— Qui ?

— Mon oncle Vassili.

Eropka hoche la tête.

— J'ai idée que tu ne me dis pas la vérité. Quel âge as-tu ?

— Quatorze ans.

Les habitants du wagon se regardent, dévisagent Michka :

— Il nous trompe, le vaurien !

Semiona à la barbe rousse s'approche de lui et lui demande brutalement :

— Tu as de l'argent ?

Michka ne bronche pas.

— Oui.

— Combien ?

— Et toi, combien ?

Tous rient de cette trouvaille.

— Aha, le gosse ! Tu n'as pas besoin de rien lui dire, il trouvera bien tout seul le chemin de ta poche...

Prokhor, le mal peigné, eut davantage con-

fance en la puissance de Michka. Il s'assit près de lui et entama une conversation sérieuse.

— Il y a longtemps que ton oncle travaille à Tachkent ?

— Trois ans.

— Tu resteras là-bas ou tu reviendras chez nous ?

Michka cracha négligemment devant la barbe de Prokhor.

— Je verrai. Si je m'y plais, je resterai, sinon je reviendrai à la maison. Mon oncle me donnera une vingtaine de pouds, ce qui nous suffira pour quelque temps.

— Et vous êtes beaucoup dans ta famille ?

Il plut à Michka de tromper les paysans : ce sont des gens sans expérience, ils croient tout ce qu'on leur dit. Il ajusta la vieille casquette du père et se mit à raconter d'une voix chaude d'acteur. Leur famille n'est pas grande : il n'a plus que sa mère et ses deux frères. Le père a travaillé à l'Orta-tchéka pendant un an et demi ; il était communiste. Les gardes blancs l'ont fusillé et maintenant sa mère touche une pension. Celui qui a fait mourir Michka à l'autre gare, est un camarade de son père, le plus grand chef. Michka a une lettre de lui pour cet oncle qui est commissaire à Tachkent. Et ce même oncle a aussi envoyé une lettre à la mère de

Michka : le petit, y disait-il, peut venir me trouver, je lui procurerai une bonne place et je suis en mesure d'expédier du blé sans autres formalités. Par deux fois des gens de Lopatine sont allés le voir. L'oncle leur a donné un papier timbré et personne ne les a inquiétés. Il en est qu'on arrête, d'autres à qui on prend tout, mais eux ils ont montré leur papier avec le cachet de l'oncle et personne n'avait le droit de les toucher.

Prokhor écouta attentivement le récit de Michka et Penvia.

— Tu es quelqu'un, c'est visible. Il faut se mettre bien avec toi.

Michka ne broncha pas.

— A quoi bon ? Si nous nous rencontrons à Tachkent, je vous aiderai.

— Comment ?

— Par mon oncle.

Un tel espoir réchauffa Prokhor. Il s'agita, s'empressa auprès de Michka, sa voix devint douce.

— Ce serait bien, petit... Tu sais toi-même comment vont nos affaires... On réquisitionne,

— Avec moi il n'y a pas de danger..

Alors à cette bonne compagnie, si agréable à écouter, se joignit un autre paysan.

— Et bien quoi, jeune homme, tu ne descends pas ?

— Pourquoi ?

— Pour te dégourdir un peu les jambes.

Michka sourit.

— Elles n'ont pas besoin d'être dégourdis... elles ne sont pas en fer...

Les hommes, rassasiés de nourriture chaude, s'égayèrent. Trois d'entre eux se couchèrent, la tête sur les genoux des femmes, trois autres délièrent leurs bourses pour compter leurs sous. L'un d'eux mit en tas tout un paquet de billets impériaux (1), un autre répandit des monnaies d'argent dans le pan de sa chemise. Ceux qui étaient couchés sur les genoux des femmes, entonnèrent une chanson. Eropka partit vendre sa montre. Toute la journée des mendiants redèrent ; des femmes avec leurs gosses, des hommes pieds nus. Ils ramassaient des os, coulaient par les portes des wagons des regards effrayants, abattus. Ils pleuraient, gémissaient, tendaient les mains. Le spectacle de cette misère attrista Michka qui eut envie de descendre. Si encore on pouvait se fier aux gens ; mais s'ils le chassent du wagon, ce sera une bien mauvaise affaire.

(1) Ces billets de banque appelés des « Nicolas » étaient les seuls qui avaient cours partout, aussi bien chez les Rouges que chez les Blancs (N. d. T.)

Vers le soir il eut envie de se soulager ; hélas, il ne pouvait pas descendre.

Il serra les dents, se retint. Il avait bu beaucoup d'eau, l'imbécile, à l'autre gare, et il ne pouvait plus attendre, sans craindre de se faire mal.

Michka patienta longtemps en se pressant la ventre ; il se retenait, arrêtait sa respiration, serrait les dents : impossible d'attendre plus longtemps. Il jeta un coup d'œil autour de soi : presque personne. Deux femmes qui lui tournaient le dos et un homme qui chantait dans un coin : « Les chérubins » (1).

Il s'appuya de l'épaule contre la porte, comme pour regarder la gare ; et se soulagea tout doucement, pour ne pas faire de bruit.

« Dieu soit loué, c'est fait ! »

(1) C'est le cantique que l'on chante dans la messe orthodoxe au moment de l'élevation (N. d. T.).

XXI

Pendant la nuit, les hommes soudain s'agitèrent, Eropka accourut comme un fou.

— Le mécanicien ne veut pas continuer ! On fait la quête. Si nous restons ici, cela nous coûtera plus cher.

— Combien faut-il ?

— Chacun cent roubles.

— Ah, les bandits !

— Plus bas, père Ivan, il ne faut pas crier. Si nous restons ici, cela nous coûtera plus cher encore.

Les hommes assis en rond dans le wagon bondé tiraient leurs barbes frissonnantes, tels des sorciers loqueteux. Bon gré, mal gré, ils déboutonnèrent leurs pantalons pour atteindre de leurs doigts tremblants les billets de dix roubles profondément enfouis dans leurs caleçons. Le kopek d'un paysan vaut cher. Les billets bruissaient dans l'obscurité, les barbes s'agitaient.

— Tout le monde a donné ?

— Tout le monde.

— Et le gosse, lui ?

— Ah oui ! réveille le.

— Hé, le gosse, donne de l'argent.

Michka aurait voulu se cacher la tête dans les sacs, mais ses pieds dépassaient ; s'il y fourrait ses pieds, ce serait sa tête qui apparaîtrait. Et les hommes, comme des corbeaux, le harcelaient de deux côtés.

— Tu entends ?

— Donne de l'argent !

Il n'avait pas grand temps pour réfléchir s'il ne voulait pas se trahir ; mais il ne pouvait pas non plus ne pas réfléchir. Michka leva la tête, fouilla, sans autre intention, dans sa poche :

— Qui a des ciseaux ici ?

— Quel besoin en as-tu ?

— Pour découdre ma doublure.

— Maria, donne-lui un couteau.

Michka froissa dans sa poche le papier qu'il avait ramassé dans l'autre gare et dit tout haut en tendant une main tremblante :

— Qui fait la quête ? Tiens.

— Combien ?

— Cent roubles.

L'obscurité le sauva.

Eropka prit dans sa main moite le papier de Michka et s'en alla chercher le mécanicien. La tête de Michka se mit à tourner d'émotion et son cœur à battre de joie.

En voilà des gens ! Ils ont cru ce que Michka racontait de l'oncle. Maintenant il vient de leur passer du papier en place d'argent, et ils ont confiance. Ou bien c'est sa chance, ou bien les hommes sont très naïfs. Bonne affaire !

Pourtant il a peur.

Eropka va revenir et dira :

— Chassez-moi ce vaurien d'ici : il m'a fourré du papier...

Michka, la tête cachée dans ses mains, médite. Il se moque d'Eropka, le paysan de Bouzoulouk et l'angoisse le frôle sous sa chemise de ses épines pointues.

Eropka revient et chuchote aux hommes :

— C'est fait. Nous allons parcourir trois cents

verstes avec cette locomotive, sans arrêt. Le mécanicien est un brave type. « Camarades, m'a-t-il dit, je vais vous transporter en un rien de temps, parce que je comprends bien dans quelle situation vous êtes ».

— Tu as mis dans le mille !

— Juste en plein.

— Très bien !

Et Michka sourit dans l'obscurité.

« C'est parfait ! »

Les steppes kirghizes les ont engloutis dans leur silence et leur étendue ; elles ont enserré la vieille locomotive détraquée et ne lui livrent plus passage. Elle gémit de ses bielles d'acier comme si elle tournait sur place, comme si elle appelait au secours d'une voix enrouée. Elle souffle, lâche une vapeur épaisse comme un nuage blanc. La nuée dissipée, une fumée noire sort du tuyau en bouffées. Les roues cognent, les wagons tremblent.

Les steppes kirghizes ne livrent plus passage,

elles arrêtent dans leur silence et leur étendue le train qui serpente. Ce n'est qu'aux descentes que la locomotive s'arrache de terre, tourne la tête aux virages, se casse en deux, se désarticule comme un serpent ; elle écrase les ponts de ses roues qui ferrent, elle renâcle, se câbre, travaille avec ardeur de ses bielles polies ; elle franchit une montée comme un lièvre apeuré, puis à nouveau traîne, comme un vieillard, avec peine, sa longue queue pesante.

Michka prend du plaisir à regarder les steppes kirghizes, le brouillard de poussière qui monte au loin, les énormes chamcaux qui dressent haut leurs petites têtes. Le chamcau regarde le train, ment en tous sens sa tête sur son cou recourbé, puis plonge à nouveau ses lèvres noires dans l'herbe épineuse.

Pas un village alentour.

Des tertres pelés, et, perchés dessus, les éperriers de la steppe .

Le ciel est pareil à celui de Lopatine, et le soleil pareil à celui de Lopatine.

Le vent souffle par la porte ouverte.

Les hommes sont affalés, saisis par la torpeur, enveloppés de songes repus. Les barbes pointent pacifiquement, les bouillottes se heurtent aux seaux. L'un tue ses lentes sur son col déboutonné,

l'autre gratte l'endroit où s'était logée une puce. Quelqu'un tire d'une couture un pou qu'il écrase, « le malheureux », sur le couvercle d'un coffre. **eu** riant :

— En voilà un beau pou ; dommage de le tuer.

-- Pourquoi l'as-tu tué ?

— Il voyage sans sauf-conduit ; il s'est fourré sous ma chemise pour que l'orts-tchéka ne le trouve pas. Mais, à peine avons-nous passé deux stations qu'il s'est mis à me mordre. Je le transporte et il me mord ; c'est malin ces bêtes là !

Le wagon hennit, se tord de rire.

Seul, Eropka, le petit, considère sa montre avec un profond chagrin. Il a longuement cherché en vain dans les marchés d'Orenbourg un idiot qui lui échangeât sa montre cassée contre une neuve. Les marchands se sont moqué de lui.

— Tous les idiots, vieux, sont partis : c'est toi le dernier.

Eropka est triste, le petit paysan.

Il ouvre sa montre, la considère en fronçant les sourcils, comme s'il regardait quelque plaie. Sous le verre, les aiguilles restent immobiles, sous le couvercle les engrenages ne tournent pas : douze mille roubles de perdus ! de l'argent jeté aux chiens. Et avec douze mille roubles il aurait pu

acheter une cinquantaine de livres de froment. Il s'est fait voler, l'idiot ; il ne l'oubliera jamais. Et pourtant, ce serait dommage de casser la montre contre une pierre : les douze mille roubles lui sucent le sang du cœur comme douze sangsues, et lui troublent la tête comme une asphyxie.

Les hommes cherchent toutes sortes de prétextes pour se moquer de lui.

— Quelle heure est-il, Eropka, à ta montre ?

— Et quoi, Eropka, elle ne fait pas tic-tac ?

— Il lui a tordu le cou sans faire attention.

— Il la vendra ! C'est un objet qui ne perd pas son prix. Seulement, ne la montre pas quand tu voudras la vendre....

Le wagon hennit, s'amuse du malheur d'Eropka.

Semioun, la barbe rousse, s'est emparé de quatre jupes à Orenbourg. Au départ il se réjouissait, supputant son gain. Deux stations plus loin, il commença à déchanter. Une rumeur de mauvaise augure avait traversé le wagon : ni les femmes kirghizes, ni les femmes sartes ne portent de jupes, mais des pantalons comme les hommes.

Semioun, la barbe rousse, gémit et tord entre ses mains les maudites jupes, puis il tombe la nez sur un sac, reste un instant immobile, puis se relève hébété. Il s'en prend aux bolcheviks et aux commissaires (comme s'ils étaient cause de tout le

mal), crache, remâche sa peine, puis retombe le nez dans le sac.

Ivan Barala essaie des bottes à son pied gauche. Il en a acheté trois paires et s'en réjouit comme un enfant. On donne trois pouds de grain pour une paire de vieilles bottes, et les siennes sont loin d'être vieilles. Ivan Barala, tout en frappant du doigt les semelles de ses bottes, dit tout haut :

— Elles feront deux ans, vrai de vrai. On dirait des semelles en fer ; on ne les couperait pas au couteau...

Michka se sent mieux.

Si les femmes kirghizes portent des pantalons, c'est donc qu'il n'y a pas à regretter la jupe de la grand'mère. De toutes façons, il n'en aurait pas trouvé cher, elle était vieille. Il tâte son solide couteau et sourit :

— Un vrai rascir ! Il peut couper n'importe quelle branche.

Prokhor tourne autour de Michka, bavarde, renifle, se lèche les babines. Ce n'est pas mauvais que l'oncle du gosse soit commissaire. On ne connaît plus les gens à cette heure : les gros ne valent rien, ce sont les petits qui donnent à boire. Il faut se mettre bien avec lui : qui sait s'il ne sera pas réellement utile.

La barbe de Prokhor passe et repasse devant

le nez de Michka ; sa voix est caressante et enveloppe le garni des pieds à la tête. Il tire un pain d'un sac et en tend à Michka un petit morceau.

— Tu en veux, Mikhaïla ?

— Et toi, tu n'en manges pas ?

— Mange, ne te gêne pas : quand tu en auras, tu m'en donneras. Il faut être chrétien....

Michka joue la comédie et dit avec calme en soufflant sur la croûte poussiéreuse :

— Mon oncle voulait donner un demi-poud d'abricots secs.

— A toi ?

— A ma mère.

— Des abricots secs ! C'est bon, seulement, pour sûr, c'est cher ?

— Oh, il est riche.

Michka parle comme un vrai paysan et s'en étonne le premier : « En voilà des idiots, ils croient tout ce qu'on leur raconte... »

XXIII

Les Kirghizes ne sont nullement terribles ; rien qu'un peu étranges. Par une chaleur mortelle, quand il est impossible de respirer dans les wagons surchauffés, ils suent dans leurs manteaux de fourrure, ils portent des bonnets à longues oreillettes. Ils baragouinent à leur façon : tara bara, tara-bara, on n'y comprend rien. Ils sont toujours avec des fouets, s'asseoient à la turque, tâlent les vestes des gens, examinent les samovars et les jupes.

Eropka, le petit paysan, en a amené trois à la fois et leur vante avec aplomb la montre qu'il tient dans le creux de sa main. Il compte bien les tromper, car l'Asie est un pays de sauvages. Leurs dents brillent ; ils se passent la montre de main en main, éprouvent du doigt son mouvement. Eropka crie dans l'oreille d'un vieux Kirghize ridé :

— C'est une montre rudement bonne, de fabrication étrangère !

Le Kirghize hoche la tête.

— De l'or « méricain » crie encore plus fort Eropka.

Semioun, la barbe rousse, tire ses jupes d'un grand sac poudreux, les étale comme des voiles et crie lui aussi à l'oreille d'un Kirghize :

— Bik iakcha (1). Des grandes dames les ont portées.

Les kirghizes baragouinent : tara-bara, tara-bara, on n'y comprend rien.

A peine s'il ne danse pas devant eux.

— Des jupes de dames. Faites à Moscou... grande ville...

Ivan Barala pique avec un couteau les semelles de ses bottes.

(1) Iakcha, bon (N. d. T.).

— Babai (1), tâte le dessus, tâte. N'aie pas peur, tu ne les déchireras pas. Tu peux marcher dans l'eau, tu ne te mouilleras pas les pieds. C'est du veau. Je les garderais bien pour moi, mais tu me fais pitié.

Les Kirghizes hochent leurs bonnets de fourrure et soudain s'écartent.

Eropka court après eux.

— Chaïtan, chaïtan (2), tu la regretteras, ma montre !

— Arrête, hé sauvage ! Prends la pour trois pouds.

Le Kirghize fait un geste de refus.

Le wagon a déchargé beaucoup de marchandises sur le quai, mais plus encore de cris. On échange l'argent contre des billets, mais non pas l'or. On vide les sacs de tabac, on étale les vestes, les jupes, on agite les paires de chaussures.

Michka a envie de descendre, mais il a peur, s'il ne remonte pas à temps, de rester là. Apercevant un Kirghize qui passe tout près, il ne tient plus en place : il tire son solide couteau et le montre. Le Kirghize s'arrête, saisit le couteau, l'ouvre, montre ses dents, essaie du doigt les tranchants.

(1) Vieux père.

(2) Chaïtan, le diable.

Michka crie de toutes ses forces, penché hors du wagon :

— Je le vends !

Le Kirghize baragouine en son jargon et secoue la tête.

Michka crie encore plus fort :

— Un poud !

Le Kirghize secoue la tête encore plus fort.

Michka, en détresse, regarde alentour. Il fronce les sourcils, cherche un mot compréhensible, déforme enfin exprès les mots russes, croyant mieux se faire comprendre.

— Blé ! Blé ! Poud !

Un Russe de l'autre wagon traduit en kirghize :

— Un poud !

Le Kirghize, furieux, crache.

— Eh, ourouss ! (1).

Michka demande tout bas au russe :

— Combien donne-t-il ?

— Rien, il jure.

Et quand le Kirghize s'en va, Michka lui crie :

— Kirghize, Kirghize ! Chourlioum-chourlioum-koulioum (2). Achète ma casquette.

Les paysans se moquent de Michka et lui-même

(1) Ourouss, russe.

(2) Mots dénués de sens.

rit de voir comme il s'est vite mis à parler kirghize. Il perd patience, ne tient plus en place, saute en bas du wagon. Des grosses marmites monte une odeur de soupe aux choux. Des marchands orient à tue-tête :

— Soupe aux choux, soupe aux choux !

Sur des plaques de tôle sont exposés des foies grillés, des têtes de chamoau, des tripes de mouton, du poisson bouilli. Les cruches de lait cuit au four, les odeurs de pain frais fascinent Michka. Il froisse dans ses mains la vieille casquette du père, montre son couteau.

— A vendre, à vendre !

Il jette un coup d'œil sur les foies et les tripes de mouton et s'arrête :

— Petite mère, fais l'aumône à un gosse affamé !

La marchande le menace de sa louche ; Michka plonge à nouveau dans la foule grouillante, et tourne autour des Kirghizes qui l'arrêtent au passage, faisant un tel bruit que Michka en est ahuri. L'un attrape son couteau, un autre sa casquette. Un autre, tout vieux, aux dents noires, saisit même sa veste, baragouine, le déshabille pour essayer ce vêtement. Michka crie :

— J'en veux cher.

Comme le Kirghize endosse la veste, les wagons se mettent en marche.

Michka arrache sa veste au Kirghize : le couteau manque. Il cherche son couteau ; des Kirghizes se le disputent.

Michka est prêt à pleurer de dépit :

— Rendez-le moi vite, je n'ai pas le temps.

Et les wagons roulent.

Ils accélèrent à vue d'œil. Les roues tournent, toute la terre tourne, la gare tout entière tourne avec les Kirghizes. Michka court à la droite du train, mais les portes s'ouvrent sur le côté gauche. Impossible de passer par dessous, on se ferait écraser. Michka court comme un poulain après le grand cheval de fonte, s'embarassant dans ses sandales, sa veste lui pèse aux épaules comme une brique. Ses jambes ne le portent plus, ses genoux fléchissent. Sa bouche largement ouverte respire avec peine ; l'air lui manque.

Apercevant le marche-pied de la plate-forme du serre-frein, Michka l'agrippe de ses deux mains ; il se sent tiré en avant ; sa tête ne s'est pas détachée, ses pieds ne sont pas restés en arrière, le tout pend à la poignée de fer. Son corps est entraîné sous les roues, comme si un tourbillon l'aspirait vers le fond. Les roues cahotent, cherchent à le couper en deux, à le déchiqueter en petits morceaux. Ses jambes alourdies halottent, les wagons roulent de plus en plus vite, ses

pieds en sandales trop larges le tirent vers la terre comme des poids lourds ; impossible de les soulever jusqu'à la marche. Desserrer les mains, c'est se casser la tête contre les pierres, contre les rails en fer.

« Adieu, Tachkent !

Adieu Lopatine !

La mort ! »

Les mains de Michka vont se rompre, sa tête va se briser en miettes.

Mais il en advient autrement quand on ne veut pas mourir.

Michka ne veut pas mourir.

Il rassemble ses dernières forces, tend comme des filins chacun de ses muscles, attrape de ses pieds la marche. Il se ramasse, se renverse en arrière, et la masse de son arrière-train lui paraît aussitôt plus légère.

« Maintenant, ça va ! »

Il se réjouit ; mais de la plate-forme un homme le considère avec des yeux colères. L'homme parle, mais les roues engloutissent sa voix, la couvrent de leurs heurts pressés. Michka n'a rien compris, il a seulement levé sur l'homme en colère un regard plaintif.

— Aide-moi, vieux !

Les roues couvrent aussi la voix de Michka,

Pavaient, la détournent des oreilles. L'homme examine longuement Michka pendu au marche-pied et se rappelle l'ordre de ne pas laisser monter les sans-billets.

— Laissons-le se rompre les os.

Puis, ô miracle, il saisit Michka par le bras près de l'épaule et le lire sur la plate-forme. Il l'installe près de la boîte aux outils et lui dit d'un ton fâché :

— Tu veux donc te tuer ?

Michka se tait.

— D'où es-tu ?

— De Lopatine.

— Avec qui es-tu ?

— Avec mon père.

— Et ton père, où est-il ?

— Dans l'autre wagon.

L'homme enveloppe Michka d'un regard sévère et se détourne.

— J'en ai assez de vous tous.

Michka se tait.

Il s'assied près de la boîte, étire ses jambes, sans pouvoir reprendre son souffle coupé par la peur. Ses bras sont rompus, sa tête bourdonne, il a des nausées. Il a envie de se coucher et de dormir, que personne ne le dérange.

De nouveau Lopatine lui apparaît,

Sa mère affamée, ses deux frères et le fusil de Tachka par terre. Michka secoue la tête pour dissiper ces pensées décourageantes et se détourne avec indifférence du malheur lointain. Mais impossible de l'oublier. Michka roule vers Tachkent et le souvenir le poursuit comme un chat, une chatte. Heureusement, il a un caractère fort, il n'aime pas pleurer, sans quoi il aurait éclaté depuis longtemps en sanglots. La chance lui était revenue par l'entremise du camarade Dounaev, et voilà qu'il vient encore une fois de la perdre.

Des pensées malsaines se glissent dans sa tête, lui rongent le cœur, lui tirent des larmes des yeux.

Les roues du wagon se moquent de lui :

Tu n'arriveras pas
Au bout
La mort
Te prendra !
Tu n'arriveras pas
La mort
Te prendra !

L'homme tire de sa boîte une croûte de pain, la grignote avec précaution en coulant un regard vers Michka. Michka se détourne.

- Où va ton père ?
- A Tachkent.

— La mort est-elle donc plus douce à Tachkent ?

— Quoi ?

— Rien. On vous a mis du pain en réserve là-bas ; vous n'aurez qu'à ouvrir vos poches toutes grandes.

Les roues cahotent.

Les steppes kirghizes fuient, désertes, arides.

Les poteaux télégraphiques défilent.

Pas un moineau ne se pose dessus.

Pas une touffe d'herbe n'y tremble.

Pas un paysan ne passe sur le sentier du reubiaï.

La steppe immense sans une maison.

Un terrain vague sans un aboiement de chien...

Rien que des tertres aux sommets bleus et le vent qui coule en fleuve par dessus. Une guérite délabrée aux fenêtres brisées apparaît soudain. Son toit déchiqueté évoque, au passage, Lopatine, où les isbas sont vides et affamées. Une angoisse saisit le cœur de Michka, le serre, courbe sa tête malade.

— Ton père a beaucoup d'argent sur lui ?

C'est encore l'homme qui le tourmente avec ses questions.

Michka n'a nulle envie de remuer la langue ; il est fatigué de mentir à chaque pas. Mais comment arriver au but autrement ? On ne cesse de

P'interroger, il doit répondre. S'il ne trouve rien à répondre, on le chassera, on le jettera sur la route comme un chat, on l'abandonnera dans la steppe inhabitées, en disant :

— C'est un vaurien. Il n'a ni père ni mère, il voyage sans billet ni sauf-conduit.

Michka tourne vers l'homme ses yeux rouges de fatigue, et parle avec calme comme un vrai paysan :

— Il avait beaucoup d'argent, mais on lui en a pris la moitié.

— Où ?

— A la gare : on lui a coupé la poche.

L'homme s'égaye.

— Alors, c'est un idiot puisqu'il s'est laissé voler sa poche.

— Manque d'expérience ! soupire Michka.

— Et toi, comment l'as-tu perdu ?

— J'ai eu mal au ventre, je me suis accroupi et les wagons se sont mis en marche. Mon père criait : monte vite ! — Mais j'ai trébuché ; j'ai attrapé la marche et je m'y suis accroché. Je te remercie de m'avoir tendu la main...

— Et si je ne l'avais pas tendue ?

— Alors je me serais tué.

— Tu en as du toupet !

— Et toi ?

XXIV

La nuit il fallut descendre. Les lanternes de la gare brillaient faiblement. Des gens grouillaient dans l'obscurité. Ils avançaient en masses serrées, se bousculant, noyés par les cris, par les voix grêles des gosses en pleurs.

Des hommes affamés étaient couchés, pareils à des bêtes de somme ; ils pleuraient, priaient, s'injuriaient...

Des femmes rampaient en trébuchant telles des taupes aveugles.

Têtes emmitouflées.

Têtes décoiffées.

Elles traînaient leurs gosses par la main.

Elles portaient leurs gosses sur leurs dos.

Elles traînaient leurs gosses pendus à leurs jupes.

Comme des brebis harassées, les femmes couraient près des roues des wagons, jetaient leurs gosses sur les rails impassibles.

Les gosses étaient confondus comme des chiots abandonnés, nus, enveloppés dans des loques, caroués, piaillant, hurlant, chassant la mort de leurs cris déchirants.

Une misère de plus s'ajoutait à celle de tous les affamés et de tous les aigris qui encombraient la petite gare kirghize. Une nouvelle goutte de détresse humaine y tombait dans l'inattention générale.

Le serre-frein secoua Michka et lui dit gaiement :

— Je t'ai amené jusqu'ici, remercie Dieu. Maintenant va chercher ton père.

Il était loin le père de Michka.

Elle était loin la mère de Michka.

En traversant la horde affamée venue de maints villages et hameaux lointains, il soupira lourdement ; il se mit à chercher le wagon où l'avait fait monter le camarade Doumaev, mais, la nuit,

tous les wagons se ressemblent, tous les wagons sont fermés comme des hangars pleins de froment. La misère pouilleuse s'était verrouillée ; elle s'était barricadée, ne laissant pénétrer personne.

Michka tarabusta la porte d'un wagon ; quelqu'un lui cria par une petite fente :

— Que veux-tu ?

— Mes copains sont ici.

— Passe ton chemin. Ils sont partis, il ne reste que les nôtres.

Il tarabusta une autre porte ; personne ne répondit.

A la troisième quelqu'un cria :

— Qu'as-tu à déranger le monde ?

— N'ouvre pas à tous les traîneux !

Michka fit deux fois le tour du long train, frissonna, cligna des yeux et s'assit.

— Brutes ! Vais-je le manger, votre wagon ?

Puis il s'en alla.

Mais il n'avait pas où aller.

Trois rangées de wagons sombres. Tu peux rôder toute la nuit, on ne t'ouvrira pas ; tu peux rôder le jour, on ne t'ouvrira pas. Des gens rampent partout :

Sous les wagons,

Derrière les wagons,

Dans la gare,

Derrière la gare.

Et personne contre qui se serrer, à qui raconter sa peine !... La détresse de Michka lui monte aux yeux, mais il ne doit pas pleurer : il le sait bien, personne n'écouterait sa voix plaintive, personne ne recueillerait ses larmes.

Il faut souffrir.

Et le père défunt répétait toujours :

« Les pleurs ne soulagent pas la misère ».

De toutes façons, Michka doit arriver, puisqu'il est parti. Maintenant, pour sûr il ne lui reste plus beaucoup de chemin, et il ne doit pas revenir en arrière... Il se trouvera sur la route une grande ville où il pourra vendre son couteau et sa courroie. Michka se met à calculer depuis combien de jours il a quitté la maison ; il s'embrouille : si c'est aujourd'hui mercredi il y a 10 jours, mais si c'est vendredi, il y a 12 jours.

Derrière la gare un gosse fouille dans une boîte à ordures, sa tête y plonge jusqu'aux épaules. Michka s'arrête près de lui et le considère avec curiosité.

— Que fais-tu là ?

Le gosse ne répond pas.

Il tourne vers Michka un regard indifférent et disparaît à nouveau. Ayant trouvé un os, il le fourre sous sa chemise. Michka s'approche lui

aussi de la boîte, mais de l'autre côté, et se met à fouiller avec ardeur. Tous deux travaillent en silence, s'attrapant les mains l'un de l'autre. Au bout d'une minute, Michka enjambe le bord de la boîte ; le gosse furieux le tire par la manche.

— Je t'ai invité ?

— Je suis venu tout seul.

Michka, dans la boîte, paraît petit ; seule sa tête dépasse. Le gosse songe à le frapper à la tête ou bien à lui enlever sa casquette. Mais survient un chien qui tient un gros morceau de pain dans sa gueule. Apercevant le pain entre les dents du chien, le gosse se jette à sa poursuite en agitant les bras. Michka saute hors de la boîte.

— Jette-lui une brique !

Pas de brique sous la main.

Michka saisit un morceau de rail, mais il ne peut le soulever. Les deux affamés se précipitent des deux côtés à la fois sur le chien qui, ruant de l'arrière-train, s'enfuit dans les champs derrière la gare, saute facilement par-dessus un fossé qui borde les potagers de la gare et s'arrête sur une petite butte, tenant le pain volé dans ses dents.

Les gosses s'arrêtent aussi.

D'autres chiens accourent des potagers obscurs et humides.

— Ils vont nous mordre, dit Michka.

Le gosse répond d'un air sombre :

— Avec un bon bâton j'en attaquerais bien un.

— Comment t'appelles-tu ?

— Trophime.

— Allons-nous en.

— Attends, ils vont se battre.

— Pourquoi ?

Trophime ne répond pas.

Il reste là, la chemise déchirée, pieds nus et tête nue. Sur ses épaules, au lieu de vesto, pend un morceau de toile d'emballage, maintenu sous le menton par une ficelle, et Trophime, taciturne, ressemble en un tel accoutrement à un petit pope grotesque en soutane trop courte.

Les chiens se flairaient en silence.

Puis ils se mirent à hurler, à grincer des dents, et se jetèrent sur celui qui tenait le pain entre ses dents, roulèrent à terre en fas et se relevèrent pour se ruer de nouveau à l'attaque.

Trophime les considéra longuement sans mot dire, les yeux fixes, puis il dit d'une voix sourde, caverneuse :

— Ils ont de la chance d'avoir des dents de chien.

Michka se troubla un instant à la vue de Trophime. Qui est-il, ce gosse en soutane courte ?

Et s'il allait lui sauter à la gorge comme un

chien, le renverser sur place et lui enlever sa veste et sa casquette. Maintenant on tue tous les riches et Michka est plus riche que Trophime.

La peur de Michka grandit encore Trophime, lequel, éclairé par la lune, se détachait sur un champ mort et désert rempli de chiens affamés qui se déchiraient. Il n'y avait pas plus de cinq chiens ; mais Michka croyait en voir mille aux gueules grimaçantes, et prêts à dévorer les hommes lorsqu'ils auraient fini de se déchirer entre eux.

Trophime dit soudain :

— Tu as peur des chiens ?

— Et toi ?

— Moi je n'ai peur de rien.

— Quel âge as-tu ?

— Quatorze ans.

Michka regarda Trophime de côté et dit, comme si lui non plus n'avait peur de rien :

— Nous sommes du même âge : j'ai aussi quatorze ans passés.

— Ce n'est pas vrai.

Pour se grandir, Michka se soulève imperceptiblement sur la pointe des pieds.

— J'aurai bientôt quinze ans. Seulement je ne suis pas grand ; mais je suis âgé. Je soulève deux pouds.

— De quoi ?

— De ce que tu veux : des poids ou bien un sac.

Ils reviennent « amis » à la gare.

Michka apprend que Trophime est du gouvernement de Kazan, qu'il a séjourné dans quatre villes, qu'il a quitté la maison depuis 6 mois, qu'il est en route pour Tachkent. S'il arrive au bout, il ne reviendra plus. C'est la misère, chez eux. Dans le gouvernement de Kazan il n'y a rien à manger ; aussi le père de Trophime est-il mort avant le temps, à 38 ans. Après avoir été deux fois à la guerre sans être tué, il a succombé à la faim.

Michka dit :

— Maintenant tous les paysans sont malheureux. On nous prend tout ; on ne nous donne rien...

— Il faut s'inscrire au parti, soupira Trophime.

— Auquel ?

— Devenir bolchevik.

— Est-ce qu'ils vous acceptent ?

— Cela dépend qui.

— On n'en dit pas de bien, dit Michka.

— Ils ne sont pas tous les mêmes, soupira à nouveau Trophime.

Une lanterne brûle dans la gare.

Il est tard.

De sombres pensées se pressent dans la tête de Michka.

Dans les wagons,
Sous les wagons,
Derrière les wagons,

les gens ne bougent plus, ne crient plus, comme s'ils se cachaient ; ils serrent les dents, tiennent closes leurs bouches affamées.

Dans l'obscurité effrayante, coupée d'une seule lueur, une femme et son enfant pleurent lamentablement à deux voix ; l'une sourde, issue d'un corps malade, l'autre aux accents désespérés qui tantôt claque comme un fouet, tantôt grince comme une corde aux vibrations à peine perceptibles.

Et les deux voix s'entrementent,
éclatent,
grincant,
se poursuivent, pareilles à deux ruisseaux.

La douleur, jetée dans l'immense steppé kirghize, dans cette petite gare, coule en deux ruisseaux. Impossible de la faire avancer, ni reculer.

Troplime dit à Michka, en montrant la femme :

— Elle est venue de loin et ne peut plus partir.

— Tu la connais donc ?

— Je les connais tous, depuis quatre jours que je rôde dans cette gare. Elle est partie avec son mari, et son mari est mort. Tiens, on l'a enterré là-bas...

De sombres pensées se glissent dans la tête de Michka.

Il est assis à côté de Trophime dans l'étroit couloir de la gare, tout près de la porte ; tous deux parlent de leurs villages ; on ne sait dans quelle direction ils se trouvent maintenant. Michka raconte sans entrain, écoute sans plaisir. Il est fatigué de penser, de se souvenir, de parler chaque jour. Devant ses yeux mi-clos, sur une bande qui se déroule passe Tachkent, la ville des contes, repue, fertile, souriante ; passent en morceaux des tranches blanches, des tranches noires, du blé de mars, du blé d'automne.

Et le grain n'est pas comme celui de chez nous : il est gros...

Trophime interrompt le cours de ses pensées pour lui chuchoter d'une voix réelle :

- Combien mangeras-tu de pain ?
- Où ?
- A Tachkent, quand nous arriverons.

Michka réfléchit, soulève ses paupières alourdis et dit tout bas :

— Beaucoup !

La femme et l'enfant pleurèrent longtemps.

Les hommes toussaient dans l'obscurité.

Les chiens aboyaient derrière la gare.

Trophime et Michka se réconfortèrent mutuellement de belles espérances. Ils convinrent de voyager ensemble. Prêtant l'oreille aux aboiements des chiens, Michka voyait la steppe immense, inhabitée, déserte et dans cette steppe, des milliers de chiens affamés aux gueules grimaçantes, lancés à la poursuite du grand chien pelé qui tenait du pain entre ses dents. La bête s'enfuit sous la lune immobile dans la steppe déserte. Les yeux des chiens brillent, leurs dents grincent... Quand ils se sont tous dévorés, d'autres sortent on ne sait d'où, qui se ruent sur la gare en horde sauvage, sautant par-dessus la tête de Michka, le foulant sous leurs pattes. Ils le saisissent, le renversent, s'emparent de sa veste et de sa casquette. Michka s'échappe, ouvre, plein d'une angoisse mortelle, ses yeux endormis. Des cris, des jurons, des plaintes... Trophime a disparu.

— La locomotive s'amène !

Des gémissements, des cris, des pleurs.

— Laissez-moi monter !

- Soutenez-moi !
- On m'écrase !
- Mon Dieu !
- Tape lui dans la gueule.

Tu ne peux pas rester dans la petite gare, dans la steppe kirghize déserte :
la faim te mangera,
les poux te dévoreront,
l'angoisse te déchirera,
le désespoir...

Les gens s'accrochent aux toits, aux roues, aux tampons, aux marche-pieds.

Sur les toits, sur les roues, sur les tampons, sur les marche-pieds... qu'importe, pourvu qu'on quitte cet endroit effroyable, désert ! Être pendu par les mains, être traîné sur les traverses, être accroché à la queue du train... qu'importe, pourvu qu'on parte, qu'on échappe à la faim, à la mort menaçante.

La bête s'enfuit dans la steppe sous la lune immobile.

Les yeux des chiens brillent.

Leurs dents grincent.

- Putain de Dieu, laisse-moi monter !
- Par là... du diable !
- Camarades !

Michka court, happé par le tourbillon. Pourrait-il percer le mur vivant qui encercle les wagons ? Le mur vivant oscille, joue des coudes, recule, vous repousse, vous entraîne ailleurs ; impossible de sauter par-dessus, impossible de s'en détacher ; il attiro, il aspire, étouffe, écrase...

Michka se précipite vers la petite locomotive immobile ; Trophime en toile d'emballage accourt à sa rencontre, minuscule pope grotesque en soutane trop courte.

— Tu as trouvé une place ?

— Où ça ?

— Viens avec moi

Michka se réjouit à en mourir : à deux on n'est pas seul.

Il saisit Trophime par sa toile d'emballage et tous deux galopent le long des hommes et des femmes, le long des wagons ; ils arrivent à la queue du train : un soldat y monte la garde ; ils le considèrent de loin, et s'en retournent vers l'avant du train.

— Halte ! dit Trophime. Il faut grimper sur le toit. On se couchera sur le ventre et personne ne nous verra...

Michka monte sur les épaules de Trophime ; le toit est haut.

Il s'allonge pour attraper un crochet, mais tombe

avec fracas, heurtant du pied Trophime à la tête. Trophime se fâche et crie :

— Femmelette ! Fais-moi la courte échelle.

Michka s'est cogné, mais il n'a pas le temps de pleurer.

Il fait à Trophime la courte échelle ; mais Trophime tombe, heurtant du pied Michka à la tête.

— Allons ailleurs ; ici on n'y arrivera pas.

— Je me suis écorché la main.

— Cela saigne ?

— Un peu.

— Mets-y du sable...

Quand la locomotive siffla, couvrant les voix lointaines, Michka et Trophime étaient étendus à plat ventre sur le toit d'un wagon. Trophime, rassuré, chuchota en reniflant le toit poussiéreux :

— Tu es encore vivant ? On part tout de suite...

Le vent kirghize fouette durement Michka et Trophime, comme s'il voulait les jeter dans la steppe déserte; et quand ils regardent les femmes et les hommes collés aux toits des wagons, il leur semble qu'ils planent dans l'air, au-dessus de la terre, au-dessus de la steppe, sans que personne puisse jamais les atteindre, puisse jamais les troubler. Une seule fois le cœur de Michka se serra douloureusement, lorsqu'un paysan cria en face de lui :

— Elle est morte !

La tête près des pieds de Michka, gisait une femme dépeignée, la face tournée vers le ciel et qui regardait de ses grands yeux morts le ciel lointain, étranger. Son nez aminci et bleui, sa bouche immobile, ouverte, aux dents jaunes, grimaçantes, frappèrent douloureusement le cœur de Michka.

Trophime jeta un regard indifférent.

Indifférents aussi étaient les paysans qui, tête basse, songeaient à leurs affaires. L'un d'eux dit :

— Il faudrait l'enlever, ça pourrait faire des histoires.

— L'enlever d'où ?

— Du toit.

Michka se raidit.

Il ferma les yeux et s'efforça de songer à Lopatine, à sa mère abandonnée, à la maison ; il se transporta en pensées à Tachkent, mais la femme morte aux dents grimaçantes cachait sa mère, et Lopatine, et Tachkent la lointaine, la tourmenteuse, où il n'arriverait jamais. Il dévisagea la morte avec émotion, puis chuchota à Trophime :

— Qui est-ce ?

— Une affamée.

— Ils vont la jeter à terre ?

— Impossible de jour, on verrait...

Un nuage immense apparut qui cacha le soleil tendant au-dessus du train son rideau noir. Le train s'enfonça avec tout son monde dans ce nuage, le tranche de ses sifflements, crie, hurle, sans parvenir à passer. Est-ce le nuage qui lui fait obstacle, ou bien une montée trop forte ? Les roues cessent de cahoter, les wagons cessent de tanguer ; tirant avec lenteur sa longue queue, le train roule lentement, prêt à s'arrêter tout à fait... Soudain claquait une pluie lourde, épaisse, qui tombait à pleins seaux, cognait dru sur le toit sale et le lavait à grande eau. Les hommes se ramassèrent en tas. Michka et Trophime restèrent immobiles sous la toile d'emballage de Trophime. Seule, la morte gisait comme auparavant, la face tournée vers le ciel, les yeux morts grand ouverts, arrosés par la pluie. Et lorsque l'immense nuage se dissipa en menus flocons et que les flocons, rampant sur la steppe, laissèrent tomber leurs dernières gouttes, un vent humide et froid se mit à souffler.

Une toute petite tache signalait à l'avant une station.

Des chameaux apparurent dans la vallée.

De la fumée monta d'une hutte.

Trophime dit à Michka, en tremblant de tout son corps nu :

— Tu as froid ?

- Et toi ?
- J'ai un peu froid.
- J'ai faim, dit encore Trophime.
- Moi aussi, avona Michka.
- Peux-tu tenir ?
- Et toi ?
- J'ai déjà tenu deux jours.

Michka ne voulait pas se distinguer ; il hocha la tête d'un air approbatif :

— On tiendra.

A la gare les moujiks descendirent en hâte. Ne restèrent sur le toit du wagon que Michka, Trophime et la morte aux dents jaunes grimaçantes. La pleine lune, haut perchée au-dessus de la gare, enveloppa le cadavre d'une douce lumière et jeta un regard dans sa bouche béante.

Michka eut peur, mais Trophime dit avec calme :

— Nous ne descendrons pas. Si on descend, on aura du mal à remonter sur un autre toit. Et si on reste dans la gare, ce sera pis encore. Tu n'as pas peur des morts ?

— Et toi ?

— Pourquoi avoir peur d'eux ? Ils ne ressusciteront pas...

L'arrêt ne fut pas long.

Dans l'obscurité, des lanternes s'agitèrent près

de la locomotive, les tampons se heurtèrent soudain et dans la nuit, dans l'humidité froide, le train démarra lourdement au rythme paresseux des roues.

La dernière guérite disparut.

La dernière lanterne jeta sa lueur sourde.

Au-dessus des wagons, la lune froide pendait comme une jaune tête chauve.

— Il fait froid, dit Trophime. Tenons-nous serrés.

Michka déboutonna sa veste mouillée, et Trophime l'étreignit avec force sous sa toile d'emballage de ses bras grelottants, ventre contre ventre, poitrine contre poitrine.

Michka embrassa son camarade avec la même force, tira sur le dos de Trophime les pans de sa veste ; et c'est ainsi qu'ils traversèrent la nuit froide et brumeuse, leurs respirations mêlées, se protégeant l'un l'autre de la mort sur le toit d'un wagon, semblables à un petit bloc à deux têtes, ramassés en une seule volonté tenace, en un seul désir, se conserver à tout prix.

— J'ai plus chaud, disait Trophime.

— Moi aussi, acquiesçait Michka.

— Souffle-moi un peu sur la joue.

— Tu m'en feras autant...

— Hm, hm !

Il y eut un moment très court où dans leurs regards naquit de leur amitié une allégresse inconnue qui ne s'exprima pas en paroles ; ils se taisaient, mais tous deux sentaient qu'à deux la vie est moins dure, qu'on a moins peur...

Et la morte qui avait cessé d'être effrayante, semblait leur dire :

— Vous avez raison, les enfants....

XXVI

Le lendemain matin ils entreprirent de vendre la veste de Michka dans une grande gare kirghize.

Trophime avait décidé du ton d'un homme expérimenté :

— Demandes en quatre mille.

— Tu crois ?

— Si on n'en trouve pas quatre mille, on pourra toujours baisser le prix. Ce sera moi le premier amateur. Tu vanteras la marchandise et tu diras des injures si je ne l'offre pas assez cher. Compris ? Entre dans la foule.

Michka pénétra dans la foule bigarrée, tenant haut la veste du père; Trophime s'approcha de lui.

— Crie plus fort !

Michka agita sa veste.

— Qui veut une veste, une bonne veste ?

Trophime le laissa s'écarter un peu, puis se rapprocha et demanda tout haut :

— Arrête. Combien en veux-tu ?

— Tu n'es pas un acheteur sérieux, dit Michka en se dé tournant.

— Qu'en sais-tu ?

— Tu n'as pas d'argent.

— Tu as compté ce que j'ai ?

— Aha, c'est à voir...

Trophime se fâcha.

— En voilà un vaurien ! Dis-moi carrément combien tu en veux ?

— Quatre mille.

— Tu vas me faire un rabais ?

— C'est déjà pour rien... elle n'est pas vieille...

Michka et Trophime, au milieu de la foule multicolore du marché, s'injuriaient à tue-tête pour attirer l'attention ; mais personne, personne ne voulait s'arrêter.. On les regardait de loin et l'on s'écarterait d'eux.

Trophime dit, tournant la tête :

— Ils sont malins, les singes, on ne les attrapera pas.

Leur humeur joyeuse tombait déjà ; la veste leur paraissait misérable et dans un accès de désespoir il leur sembla qu'ils ne la vendraient jamais ni pour mille roubles, ni même pour cinq cents. A ce moment un jeune Kirghize s'approcha, à peine plus grand que Trophime, qui les fixa de ses yeux noirs et brillants.

Michka agita sa veste.

— Qui veut une veste ?

Un autre Kirghize à la barbe étroite, surgit devant eux ; il fit la moue, examina la veste à l'extérieur et à l'intérieur, puis demanda en russe :

— Combien ?

— Pas cher, quatre mille.

— Mille.

Trophime s'écria derrière le dos du client :

— Et à qui est cette veste ?

— A moi, répondit Michka, en se retournant vers lui.

— Combien en veux-tu ?

— Quatre mille.

— Tu veux la vendre, ou quoi ? demanda sévèrement Trophime.

— Et toi, que prétends-tu faire ici ? répondit aussi sévèrement Michka.

— Si tu veux la vendre, je t'en donne trois mille et pas un kopek de plus. Entenda ?

Le Kirghize regarda le nouvel acheteur, cracha, s'anima, se mit à éprouver la dooblure du doigt. Michka parla alors comme un vrai marchand.

— Tu n'as pas besoin de tirer dessus, camarade, c'est de la bonne marchandise ; elle te fera deux ans.

D'autres Kirghizes s'approchèrent, criant, piaillant :

— Deux mille !

— Non, camarade, pas moins de quatre mille.

— Trois mille alors ?

Trophime, prudent, chuchota :

— Cède-lui à mille roubles.

Michka topa là, comme un vrai paysan, et s'écria très haut :

— Adieu, bonne veste ! C'est de l'étoffe solide.

Le pain était assuré.

Michka le porta pressé sur son cœur. Ses yeux brillaient de joie, ses lèvres tremblaient d'impatience. Il avait envie de mordre, sur le champ, près des baraques, en plein marché, de mordre à pleines dents dans la grosse miche, d'avaler des morceaux à peine machés, mais il se retint : alentour circulaient des émigrants affamés qui regardaient le pain de leurs yeux avides, cernés, qui

étaient capables de le voler ; Michka et Trophime, les plus riches du monde maintenant, s'en allèrent déjeuner derrière la gare, dans la steppe.

Le soleil brillait dans le ciel lointain.

Des iourtes (1) kirghizes s'élevaient alentour, toutes blanches.

Les chiens aboyaient sans méchanceté.

Et surtout, il y avait du pain.

La miche tendre, encore chaude, gisait sur les genoux de Michka ; la large steppe, le ciel au dessus, la fumée et les iourtes blanches des kirghizes paraissaient aussi tendres, chaudes, rassurantes.

— Alors, on s'y met, dit résolument Michka, en enfonçant son couteau pointu dans la miche. Mange à ma santé.

Lui-même se signa joyeusement avant de commencer, et considéra son camarade avec étonnement.

— Tu ne pries pas ?

— J'ai cessé.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas... je n'ai pas envie... Donne m'en encore un morceau. N'en coupe pas trop. Il ne faut pas tout manger d'un coup ; on en gardera pour demain.

(1) Tentas kirghizes,

Ils mangèrent longuement et toujours par petites portions. Leurs ventres s'alourdirent après le jeûne, leurs corps aspiraient au repos, repus, paresseux. Ils eurent envie de s'endormir au soleil, d'oublier, de ne penser à rien. Michka allongea ses jambes et s'étendit les bras en croix. Puis il se rassit, regarda d'un œil endormi la niche diminuée et s'en coupa encore une petite tranche.

Trophime le consolait :

— Ne regrette pas ta veste. Pourvu qu'on reste vivant, tout s'arrangera...

Dans la gare, après ce repas, ils burent longuement de l'eau froide à la pompe, leurs bouches rassasiées largement ouvertes sous le robinet, puis ils se lavèrent.

— Il faut se faire un peu beau, dit Trophime en jetant un coup d'œil sur son ventre sale. Frottons-nous les mains avec du sable.

— La tête me démange, soupira Michka en grelottant. Et là, tu vois, je les sens toujours remuer.

— Des poux ?

— Hm !

— Ne les provoque pas, sinon ils vont te mordre encore plus fort...

Ils jouèrent, s'arrosèrent d'eau froide ; tout leur devint facile.

Ensuite Michka cligna de l'œil d'un air malin :

- Maintenant, c'est toi qui vas travailler.
- A quoi ?
- A nous trouver une place dans le train.
- Et toi que feras-tu ?
- Moi, je l'ai nourri...

essayaient encore de forcer, en tête ou en queue, les portes des wagons.

Michka et Trophime furent chassés quatre fois. Quatre fois les soldats les menacèrent de leurs crosses, criant à tue-tête :

— F... moi le camp de là.

Dans un coin, près d'un wagon démantelé, étaient assis trois hommes, deux femmes, une fillette, un vieillard et un soldat morne, qui avait une jambe de bois. Considérant le train déjà formé, les hommes pensaient que peut-être ils arriveraient à sauter dedans ou à s'accrocher quelque part, à quitter cet endroit épouvantable ; mais quand on eut accroché la locomotive et que les wagons aux toits nus, nettoyés, défilèrent lentement devant le dépôt avant de pénétrer dans la steppe bleue, l'un d'eux s'écria, désespéré :

— C'est la mort maintenant ! Impossible d'avancer ni de reculer. Où aller ?

— Marchons jusqu'à la bifurcation, répondit un autre. Nous prendrons le train là-bas.

— On nous laissera monter ?

— On ne demandera la permission à personne.

— Nous n'arriverons pas, dit le soldat, les forces nous manqueront...

Le troisième se leva soudain....

— De toutes façons on ne peut pas rester là.

— Tu pars ?

— J'irai seul.

Le vieillard qui s'était joint à ce groupe, grattait comme une poule le sable de ses doigts tremblants, tâtait avec prudence les pierres, les posait dans sa main et les respirait longuement de son nez sale, insensible. Petra, un grand paysan courbé, le regarda avec stupéfaction, comme s'il venait seulement de le remarquer.

— D'où es-tu, vieux ?

— Moi, mon enfant, je ne le sais pas moi-même ; j'ai perdu mon pays.

— Où vas-tu ?

— Que sais-je ? Voilà cinq jours que je suis ici, sans pouvoir m'en aller. Je suis parti avec mon fils ; il est mort ; je veux me joindre à vous.

— Nous allons à pied ; ici on ne nous laissera pas monter.

— Comme vous voulez. Je n'ai pas peur de la marche, mes enfants, pourvu que mes jambes ne m'abandonnent pas. Il m'est arrivé de couvrir soixante-dix verstes sans me reposer.

Les femmes et la fillette regardaient avec angoisse l'immense steppe épouvantable. Partir les effrayait, se séparer des leurs les effrayait. Elles étaient là, humbles, veules, sous leur harnais de

besaces en toile écarlée. Isidore, pieds nus, ruminait sans bruit.

— On y va ?

— On y va, répondit Ermolai. Et toi, le vieux ?

— J'irai aussi, tout doucement. Que faire d'autre ?

— Tu iras jusqu'au bout ?

— Peut-être, si Dieu le veut...

Ils s'assemblèrent en un petit troupeau abandonné.

Trophime considéra Michka avec décision...

— Ils veulent aller à pied. Tu n'as pas peur ?

— Et toi ?

— J'y vais.

— Moi aussi.

— Tu peux faire quarante verstes ?

Michka releva son pantalon sur son ventre.

— Maintenant je marcherai mieux...

Potrâ, le grand paysan courbé au bonnet dé-cousu, prit la tête du groupe. Il s'arrêta un instant pour regarder pensivement le clocher de la gare et sa croix jaune ardente, puis il brandit son bonnet et crut les autres le long des rails brillants dans la steppe attirante aux ondulations bleuâtres, aux bruissements des fils télégraphiques, aux sonneries grêles des cloches du soir.

Michka et Trophime les suivirent comme des agneaux.

Ils n'avaient pas demandé aux autres s'ils voulaient d'eux, ils ne s'étaient même pas entendus entre soi. Leur devoir était de se rapprocher de Tachkent, de la contrée abondante, fertile, qui se cachait derrière les tumulus lointains ; la gare ne leur avait pas été propice ; on les avait chassés des toits des wagons ; ils s'en allaient sans penser, à pas menus, gais, sans crainte. Il leur semblait toujours que les hommes allaient se retourner et demander :

— Où allez-vous ?

Et alors ils répondraient :

— A Tachkent.

Les hommes se retournèrent, mais personne ne leur demanda où ils allaient, personne ne s'intéressa à eux.

Le soldat, qui marchait en sautant largement le sol de sa jambe de bois, racontait à haute voix :

— L'eau, tu comprends, est très froide à Tachkent, et tout s'y reflète dedans comme dans un miroir... Il y a des fruits de toutes sortes ; on peut en cueillir, ils repoussent à la douzaine. Tu marches, mettons, un jour durant ; tu n'aperçois que des jardins, des jardins, rien que des jardins...

Les maisons n'ont pas de toit, et la terre est creusée de fossés qui amènent l'eau partout.

— Et combien vaut le blé ?

— Le blé n'est pas cher. En travaillant chez les Sartès une semaine ou deux, on peut en mettre de côté une vingtaine de pouds, tout en vivant bien.

Le vieillard, la fillette, les femmes, les trois paysans, Michka et Trophime, tout ragaillardis par les joyeux propos du soldat boiteux, regardaient avec confiance les faltes bleues des collines, et avançaient en un triangle inégal vers l'eau froide, transparente, vers le blé pas cher, fascinateur, vers les jardins verts à l'infini.

XXVIII

Immense, la steppe aux rares tumulus, s'étendait noyée dans les mirages. Des aigles tournoyaient, solitaires, au dessus des salines mortes aux tons bruns, puis se posaient sur les tombes antiques des princes de la steppe et s'y installaient comme des sentinelles vigilantes aux têtes noires, immobiles. De gros chardons vierges descendaient en chaînes dans les ravins, grimpaient sur les tertres, inquiétants dans leur solitude désolée, dans leur repos séculaire. Le soleil s'était élevé,

puis était redescendu ; les ombres de midi étaient devenues plus courtes.

Le soldat à la jambe de bois ne parlait plus de l'eau froide, transparente ; de ses yeux rouges brûlés il inspectait rageusement les espaces morts et répétait d'un ton désespéré :

— Nous n'arriverons pas jusqu'à la gare ; les forces nous manqueront.

Les femmes et la fillette tordaient douloureusement leurs bouches desséchées, se tenaient par la main et pleuraient en silence, jugulées par la peur. Seuls, Sidore, aux pieds nus, et Ermolat aux cheveux rêches mal peignés, marchaient sans faiblir, courbant leurs cous brunis par les vents, à grands pas de leurs jambes fatiguées. Petra, en tête, brandissait son bonnet, regardait, la main en visière, les rails éblouissants qui s'enfuyaient au loin et disait d'une voix réconfortante :

— J'aperçois là-bas un point noir.

Mais lorsqu'ils parvenaient à cette tache noire, qui réjouissait leurs yeux, l'angoisse à nouveau serrait leurs cœurs : c'était un camp abandonné par les Kirghizes, des mottes de glaise, morne labeur d'émigrants ; Petra portait de nouveau la main à son front, cherchant obséquieusement la gare.

Il n'aperccevait pas de gare.

Seuls bruissaient les fils télégraphiques ; de

temps à autre ils croisaient des wagons abandonnés, renversés sur le talus, des affûts de canon brisés, dernière trace de la guerre civile qui naguère avait traversé la steppe du Turkestan à Samara.

Michka et Trophime se portaient mieux que les autres. Ils avaient mangé, bu à leur saoul, s'étaient reposés et, dans leurs poches, possédaient encore un gros morceau de pain. Parfois Michka, en secret, en avalait une miette, puis chuchotait à Trophime :

— Nous n'avons pas à nous plaindre, nous.

— Nous arriverons, disait Trophime d'un ton rassurant. Seulement, il ne faut pas avoir peur...

Le vieillard marchait, le côté gauche en avant, traînant avec peine ses jambes raidies. Sur un tertre il souffla une dernière fois de ses narines poussiéreuses, sourit faiblement de ses yeux bons, rayonnants, se signa devant le mirage qui flottait dans la steppe.

— Arrêtez, mes enfants, je n'en peux plus...

La steppe flottait, roulait dans ses yeux hagards ; les chardons flottaient, roulaient, les poteaux du télégraphe tourbillonnaient, les fils chantaient plus fort dans ses oreilles.

— Arrêtez, les enfants, je n'arriverai pas.

Le vieillard écarta les jambes et s'assit, sans mot dire, sur la terre brûlante.

Le soldat s'assit près de lui, tenant fort dans ses mains sa jambe de bois.

— Arrêtez, les copains, moi non plus, je n'arriverai pas.

Sidore et Ermolai s'assirent; Petra, soudain, jeta son bâton :

— O route, notre route, longue route!

Il ramassa dans sa poche quelques miettes de tabac et se mit à fumer, avalant exprès la fumée âcre pour endormir ses entrailles vides. Après trois bouffées, la tête lui tourna, et les bras en croix il se renversa sur le dos. Sidore et Ermolai restaient assis, les genoux aux dents, les femmes et la fillette s'étaient affalées sur le sol. Le vieillard se coucha en chien de fusil, la main sous la tête, et le soldat, considérant sa jambe de bois, dit sourdement d'une voix sans timbre :

— C'est la mort.

Michka regardait avec effroi les hommes tombés sur la route et inspectait la steppe déserte; son cœur se serra. On en sortirait si la gare était proche; mais s'il fallait encore marcher pendant une quarantaine de verstes... Il rompit dans sa poche un petit morceau de pain, le mâcha pour

calmer le trouble qui l'avait envahi. Le soldat fixa sur la poche de Michka ses yeux affamés :

— Tu as du pain ?

Michka regarda Trophime.

Trophime dit paresseusement sans perdre son calme :

— Tu parles de pain, c'est de la glaise qu'il mâche.

Le vieillard bougea, Sidore et Ermolaï relevèrent la tête, les femmes et la fillette tournèrent leurs yeux mornes et le demi-cercle affamé s'anima pendant quelques secondes, prêta l'oreille. Était-ce le vent qui avait apporté jusqu'à eux le mot consolateur, ou la terre qui l'avait chuchoté à leurs corps harassés.

— Où y a-t-il du pain ? demanda Petra.

Le soldat montra Michka.

— Tiens, chez lui.

Michka se leva, effrayé, prêt à un combat mortel pour sa dernière joie, les yeux ardents, comme une helette tirée de son trou. Trophime se leva aussi soudain et saisit son camarade par le bras.

— Viens, nous connaissons la route.

Michka et Trophime s'écartèrent, puis s'arrêtèrent, sans quitter des yeux le groupe. Les hommes les regardaient aussi, pensifs, comme s'ils se préparaient à attaquer.

Derrière eux monta une fumée.

Sur le soleil couchant la ligne d'un train se dessinait; les bielles de la locomotive brillèrent un instant.

— Un train ! s'écria Petra. Il vient par ici.

Ansitéôt debout les hommes se mirent en marche pour le croiser à une légère rampe. Ils avaient résolu de s'accrocher aux marche-pieds, de se pendre aux tampons de derrière, de risquer tout plutôt que de passer la nuit dans l'effroyable silence de la steppe.

Le soldat tâta avec angoisse sa jambe de bois.

— Je ne pourrai pas sauter, camarades.

L'une des femmes, heureuse que le soldat ne pût pas sauter, dit timidement :

— Ne montez pas en marche, les hommes, c'est à se tuer.

Ils ne lui répondirent pas.

Et elle, dans sa crainte de rester dans la steppe, supplia Dieu désespérément que le soldat ne pût sauter et que la bande restât entière.

Le train débouchait d'un tournant. La machine travaillait avec zèle de ses bielles d'acier, la cheminée soufflait de sa gueule noire béante, la vapeur blanche se dissipait mollement.

Petra se pencha vers le vieillard.

— Hé, vieux, le train arrive. Tu te lèves ?

— Voir, je vais peut-être y arriver.

Sidora cria aux autres :

— Sautez où vous pourrez. Ne restez pas en tas.

Trophime recommanda à Michka :

— Quand tu seras pour grimper, place-toi la tête tournée vers la locomotive pour que le courant d'air ne te renverse pas.

— Et toi, tu monteras avec moi ?

— Je sauterai où je pourrai, je suis plus adroit que toi.

C'était un train de voyageurs qui ralentit à peine à la montée.

La locomotive s'avança en renâclant — hongre de fer au front bombé — vers les piétons qui attendaient le train. Un jet de vapeur brûlante lâché par le mécanicien rejeta sur le côté les femmes et la fillette, et culbuta le vieillard sur le talus ; Michka, comme en rêve, entendit la voix de Trophime :

— Saute !

Puis, comme en rêve encore, il aperçut un marche-pied en fuite au côté d'un wagon vert ; il tendit la main et s'écria à demi étourdi :

— Hé, vieux !

La tête de Trophime apparut sur le marche pied ; les jambes de Trophime se balancèrent dans l'espace.

Lorsque Michka comprit que Trophime avait sauté, une force paysanne cachée, profondément enfouie dans son petit corps, se tendit en un énorme ressort et le jeta en avant. Il manqua encore un marche-pied puis un autre. Des voyageurs s'étaient penchés aux fenêtres des wagons, qui tous regardaient ce gosse en sandales trop larges courant le long du train et lui criaient quelque chose ; mais lui, élargissait péniblement ses narines brûlantes ; il voulait s'accrocher au dernier marche-pied, mais une force sournoise le détacha de la terre, le renversa, le foula. le jeta dans un trou noir, profond...

XXIX

L'un derrière l'autre, lentement se traînaient ceux qui avaient manqué le train : Ermolaï, Petra, le soldat à la jambe de bois, les femmes, la fillette. Leur groupe est disloqué ; ils s'interpellent, séparés par la nuit obscure, effroyable ; mais ils vont de l'avant avec ténacité ; ils cueillent de l'herbe, en essuient leurs lèvres, se reposent, puis repartent, persévérants, sans se décourager. Le soldat parle à nouveau de l'eau froide, transparente et des jardins verts, tandis que le vieillard, bercé par les versets parcourus, git résigné, comme une motte

grise, dans la haute herbe sèche du talus. Pour la dernière fois il évoque en ses pensées éteintes les champs de son pays et hume l'odeur de la terre natale ; dans un dernier élan d'amour il baise la terre de la steppe kirghize, comme la sienne, sa terre aimée, de ses lèvres de vieillard mourant :

— Porte des moissons, terre nourricière, pour les vieux comme pour les petits, pour la joie des paysans...

La voilà la misère paysanne, l'effroyable détresse du peuple ! Mais elle s'épanouit en une joie jamais encore éprouvée : de tous côtés arrivent les ouvriers des villages grands et petits, des grands et des petits harneaux. Chacun porte une graine, chacun plante sa graine dans le sol affamé. Et la terre affamée se fleurit d'épis et se réjouit de la joie des martyrs. Les jeunes tiges printanières poussent abondamment, la terre se pare de son manteau vert. Le vieillard sourit ; son sourire se meurt sur ses lèvres bleues.

— Terre nourricière, porte les moissons !

... Les trains passent, les piétons, jetés à bas des trains, passent, nul ne voit la joie humaine sur les lèvres mortes du vieillard, tombé sur la route lointaine.

— Grâces à toi, inexprimable allégresse !

XXX

Miehka, à la vue du ciel noir décoré de grosses étoiles, de la steppe noire silencieuse, resta quelque temps stupéfié. Il s'assit, comme après un lourd sommeil, gratta sa tête endolorie, et soudain une angoisse poignante figea sa raison et son cœur : ils étaient partis, ils l'avaient abandonné, personne n'avait plus besoin de lui, et personne ne le conduirait hors de ce lieu épouvantable.

Ses cheveux se dressèrent sur sa tête, ses pensées se confondirent, son regard se figea. Droit

sur lui arrivait une ombre énorme. Il secoua la tête, l'ombre se partagea en deux parties qui poussèrent des bras, des jambes et de grosses têtes kirghizes en bonnets. Des Kirghizes s'avançaient en sautant, s'allongeaient, se rétrécissaient, l'herbe bruissait, leurs dents grinçaient, leurs bras s'agitaient.

Un cri sauvage perça le silence obscur de la nuit :
— Petite maman !

Michka ne courut pas longtemps.

Par derrière des mains kirghizes le saisissaient, dans ses oreilles d'effrayantes voix kirghizes criaient :

— A mort !

Devant ses yeux hagards un énorme chardon surgit, tel un géant ; Michka ne savait plus où fuir ; il tomba à genoux devant le géant et resta prostré en un silence soumis jusqu'au matin.

Ce n'était pas la mort.

La mort passait dans les wagons, sur les toits des wagons, dans les canaux vaseux où s'entassaient les affamés. La mort avait touché le soldat et la fillette dans leur marche en avant, elle les avait accueillis dans la petite gare vers laquelle ils se hâtaient ; Michka, lui, avait dans sa poche un morceau de pain et mille roubles qui lui restaient de la vente de sa veste.

Quand le soleil matinal se mit à chauffer, l'effroi nocturne s'évanouit ; seules persistèrent une faiblesse et une forte douleur à la tête... Ses yeux regardaient sans voir, il ne pensait à rien. Il se rappela sa mère, mais cette image même disparut aussitôt. Tout se mouvait comme en un cauchemar indéchiffrable. Tel une bête, avec indifférence, Michka tira son pain de sa poche, le mangea en animal, sans rien sentir. Il eut un moment le désir de se coucher, de pleurer tout doucement sur la terre étrangère et déserte, mais son corps se remplit à nouveau de forces, ses sourcils se froncèrent, une volonté têtue surgit en lui :

— En avant !

Les collines lointaines, les poteaux télégraphiques, deux rails scintillants se dessinent nettement. Michka se tourne vers les deux directions, tout troublé :

— Où aller ?

— Où est Tachkent ?

— De ce côté ? peut-être que non...

— De l'autre côté ? peut-être pas...

Les rails brillent sous le soleil matinal ; l'angoisse de l'espace infini, des collines bleues lointaines court le long de la voie.

Pourtant, il ne faut pas pleurer,

Qui apercevrait les larmes de Michka, puisqu'il n'y a personne alentour ?

Qui le secourra s'il reste tout le jour à la même place ?

Il fit vingt pas dans une direction, puis s'arrêta.

« Tu n'en sortiras pas. »

Sa mère, pour sûr, se demande si son fils est encore en route ou s'il est mort déjà. Elle-même peut-être est morte, Iachka et Fedka sont morts depuis longtemps. Michka, profondément pensif, serre ses lèvres pâles ; toute sa vie jusqu'au jour où il est parti de la maison lui apparaît. Faudra-t-il donc périr ? Il fixe les rails brillants sans pouvoir en détacher les yeux : hier le train a monté cette côte, donc il faut la monter aussi et s'en aller par là.

Michka serra d'un cran sa courroie de soldat, enfonça la vieille casquette du père, tâta son couteau dans sa poche et partit hardiment dans la direction des collines bleues lointaines.

Les espaces de la steppe sont immenses.

Malheur à celui qui y surnage comme un point minuscule ! Les aigles de la steppe eux-mêmes s'ennuient perchés sur les tombes antiques des princes... Pas un homme dans les steppes, pas une voix humaine. Des chardons, des broussailles,

des salines dénudées, coupées de crevasses profondes, et de place en place, des déjections de chameaux. Un papier jeté du train git comme un caaphelin abandonné qui se presse contre l'herbe sèche ; une savate, apportée jusque là d'une campagne lointaine, inconnue, d'un village ignoré, ouvre sa gueule au soleil. Michka soupire, se rappelle Seriojks et Trophime, Jachka et Fedka, sa mère, les paysans de Lopatine, la rivière de Lopatine et se remet à marcher, tenacement, serrant plus fort dans son émotion ses lèvres pâles. Si des Kirghizes l'attaquent, il leur dira :

— Pourquoi voulez-vous me tuer ? Prenez mon couteau, la courroie, ma casquette, mon pantalon, ma chemise et mes mille roubles, mais ne me tuez pas.

Le vent souffle sur la steppe échauffée par le soleil, semblable tantôt à une mer, tantôt à un fleuve immense, tantôt à une petite rivière. Les regards tendus, en garde, saisissent le moindre signe qui évoque un arbre ou un homme, un village aux toits de chaume, semblable à Lopatine, mais il n'y a bientôt plus ni arbre, ni homme, ni village trompeur.

Michka rassemble ses dernières forces, compte les poteaux du télégraphe et dit avec entêtement, avec persévérance :

— N'aie pas peur; après tout, tu n'es pas tellement riche.

Il a déjà compté deux cents poteaux et entame la troisième centaine. Une volonté tenace de vie le conduit sur les traverses comme un petit ver, affermit ses jambes; il se met à sauter, essaye de courir légèrement. Le dépit le fouette lorsqu'il pense à Trophime qui a réussi à prendre le train. Maintenant il est seul, abandonné; personne n'a pitié de lui, il ne doit compter que sur soi. Ceux qui sont capables d'abandonner leurs camarades, peuvent croire qu'il est mort, ils peuvent voyager en wagons; de toutes façons, lui, il marche, personne ne lui fera de mal parce qu'il est pauvre et que cela est visible. Il vient de parcourir deux cents poteaux, il en parcourra encore deux cents, il marchera jusqu'à la mort. Et s'il meurt, tant pis? Tel est le destin des pauvres gens, qu'ils doivent endurer...

Du haut d'une côte il aperçut dans une large plaine une petite gare. Un train en venait à sa rencontre, dont la fumée montait en colonne noire. Michka s'écria tout joyeux :

— La voilà!

Et quand il croisa le train, il agita la vieille casquette du père, debout sur le talus, et accompagna d'un regard ranimé la dernière plate-forme chargé

de pains, se souvenant des sacs qu'on lui avait volés, puis il reprit sa marche le long des rails luisants :

« Maintenant je n'ai plus peur. »

Trois chiens pelés s'avançaient. Personne alentour. Michka s'arrêta ; les chiens s'arrêtèrent ; l'un d'eux se coucha entre les rails. Michka prit peur, et de crainte que les chiens ne le dévorent, il se mit à prier Dieu, voulut se rappeler ses prières, mais il les confondit toutes ; les chiens ne bougèrent pas. Alors Michka, le cœur oppressé, fit un détour, se courba, tâchant de se faire le plus petit possible pour que les chiens ne le remarquent pas, mais l'un d'eux prit la même direction que lui. Michka s'arrêta ; le chien s'arrêta aussi. Il se rappela l'histoire de l'ours et des deux petits garçons dans la forêt : si on fait le mort, l'ours ne vous touche pas. Peut-être les chiens ne le toucheront-ils pas non plus s'il fait le mort ? Michka s'assit sur une saline dénudée, allongea prudemment les jambes, leva quelque peu la tête et se mit à observer les chiens de ses yeux vigilants. Sa terreur les transformait en monstres, au long poil noir, aux longues dents menaçantes. Soudain ils s'évanouirent et trois nuages sombres s'élevèrent, qui passèrent au-dessus de la tête de Michka et aboyèrent dans le lointain. La tête de Michka

s'inclina vers la terre et s'y posa comme sur un mol oroyer, ses yeux se fermèrent. Il dormit profondément, longuement, vit en rêve trois chiens qui n'étaient nullement des chiens kirghizes, mais des chiens de chez lui, de Lopatine, et Michka était couché non pas sur une saline dénudée dans la stoppe lointaine, mais à la maison, à Lopatine sur la berge de la rivière. Les chiens lui léchaient les mains, se couchaient sur le dos, remuaient la queue. L'un d'eux lui demanda d'une voix humaine :

— Tu es déjà revenu de Tachkent ?

Il regarda attentivement le chien ; c'était un cheval qui se mit à genoux et lui dit d'une voix humaine :

— Monte, je t'emmène.

Michka monta en selle et partit. Le cheval soudain se cabra, rua, renversa Michka sous lui et le frappa au front de son sabot.

Quelqu'un dit, en lui secouant la jambe :

— Lève-toi, gamin, es-tu mort ?

Il n'y avait ni chiens, ni homme ; une des lanternes de la gare lui éclairait faiblement le visage. Michka reprit ses sens, tâta son couteau dans sa poche, ses mille roubles, sauta sur ses pieds, s'ébroua et partit. La gare était petite, déserte ; entre les rails traînaient des écorces de pastèques,

couvertes de poussière, des os. Quelqu'un avait passé par là, quelqu'un avait traversé cette gare, ne laissant que des brasiers éteints, des ordures, du fumier, et un silence obscur, sans écho. Deux Kirghizes passèrent qui regardèrent Michka. Michka les regarda aussi et ramassa deux os. Un troisième Kirghize s'avança droit sur lui en écartant les bras; Michka recula vers la porte de la gare; le Kirghize le suivit. Les jambes de Michka tremblèrent, sa tête se troubla. Il serra son couteau dans sa poche, ses mille roubles, sa dernière joie, et disparut dans l'entrée de la gare; il aperçut une deuxième porte dans le mur de derrière, l'entr'ouvrit, sortit sur le perrou et s'enfuit le long d'une palissade... Son cœur battait, ses jambes s'embarrassaient; dans la gare quelqu'un criait d'une voix forte des mots qu'il était impossible de distinguer. Jamais auparavant il n'avait peur, mais maintenant il était devenu craintif et baissait la tête, ne sachant que faire. Que Dieu le préserve! Et s'ils allaient le tuer ou lui enlever sa dernière chemise? Personne n'interviendrait; il pourrait crier, personne n'entendrait. Il soufla un peu, puis repartit, contourna les bâtiments de la gare et s'arrêta près d'une petite guérite.

La guérite était inhabitée et sans fenêtres; le

toit était de tôle décbirée, le poêle renversé, le plancher arraché. Un oiseau de nuit sortit par la fenêtre cassée : Michka flageolla sur ses jambes. Lorsqu'il se fut un peu rassuré, il entra timidement dans la guérite inhospitalière.

La nuit passa lentement.

Le vent hurlait comme un chien, arrachait des morceaux de tôle sur le toit, secouait les murs. Puis le tonnerre gronda. La guérite s'illumina comme si elle prenait feu. Des éclairs brisés la traversèrent en zig-zags comme des ciseaux largement ouverts ; puis la nuit gémissante pénétra à nouveau par les croisées démolies.

Il se mit à pleuvoir.

Michka assis dans un coin, les mains dans les manches de sa chemise, grelottait, se recroquevillait, et toute sa vie antérieure, si simple, si tranquille lui paraissait rejetée au loin, perdue à jamais. Où se trouvait-il ? Plus près de Lopatina ou de Tachkent ? Il ne parvenait pas à comprendre où il arriverait le plus vite. Peut-être même n'arriverait-il nulle part, s'il se perdait, s'il défaillait, s'il restait dans la steppe.

Le sifflement aigu d'une locomotive coupa ses pensées, le remit sur ses pieds, le poussa hors de la guérite dans l'herbe humide, sous la pluie et le vent, sous les coups de tonnerre et le conduisit

à travers un tissu d'éclairs fulgurants jusqu'à la petite gare dont les deux lanternes d'une locomotive déchiraient l'obscurité.

Glissant dans ses savates sur la terre grasse, trébuchant sur les traverses, ne pensant ni à la pluie, ni au vent, qui le poussait d'un côté et de l'autre, Michka courait vers le train pour Tachkent. Car le train ne pouvait aller qu'à Tachkent puisque les lumières étaient tournées dans cette direction. Si Michka ne prenait pas celui-là, il périrait dans ces lieux, il n'échapperait pas à la mort...

Des gens s'agitaient près de la locomotive, frappaient avec des marteaux ; Michka s'approcha d'eux sans se résoudre à leur parler, puis se mit à courir le long des wagons, grattant de ses mains aux portes verrouillées. Épouvanté à l'idée qu'on ne le laisserait pas monter, il revint près de la locomotive.

Quelqu'un cria dans l'obscurité :

— Ne te fourre pas dans mes pattes !

Il s'écarta de deux pas, enleva sa casquette.

La pluie tombait, le vent houlait, et Michka, comme un mendiant, près du marche-pied de la locomotive, tenait dans sa main la vieille casquette du père. Lorsque le mécanicien s'approcha avec de l'étonpe enflammée et qu'une lueur pourpre, crépitant sous la pluie, tomba sur son

visage, l'attachant à l'obscurité, Michka dit tout haut :

— Vieux, bon vieux, aie pitié de moi, pour l'amour de Dieu !

Le mécanicien ne répondit pas.

Et Michka resta là.

La pluie tombait, le vent hurlait, les marteaux cognaient sur les roues ; lui, la tête découverte, tremblant de froid et de désespoir, se serrait contre le marche-pied de la locomotive. Le mécanicien reparut avec de l'étaupe enflammée et Michka, de nouveau, l'arrêta par la main :

— Vieux, je vais mourir ici.

Le mécanicien s'arrêta.

— Qui es-tu ?

Michka ne le sait même plus : il est un enfant affamé du district de Bouzoulouk, parti pour chercher du pain à Tachkent ; ses camarades l'ont abandonné et personne ne le laisse monter dans le train. N'y aurait-il pas une place pour lui auprès d'eux ? S'il le faut il paiera un peu, car il possède un couteau et mille roubles.

— Attends un peu, dit le mécanicien, le chef de train va venir, demande-le lui poliment.

Michka se mit à genoux, tendit les mains et d'une voix désespérée, la voix de sa détresse et de sa peine, il s'écria :

— Bon vieux, camarade, pour l'amour de Dieu, emmène-moi, je vais mourir ici...

Le mécanicien ne répondit pas.

Il marcha longtemps, courbé sur les roues, cognant de son marteau, puis s'en alla vers la gare.

La pluie tombait, le vent hurlait. Michka restait tourmenté d'incertitude ; soudain, sans rien demander à personne, il grimpa sur la locomotive ; il se réchauffa un peu le dos contre la cheminée, puis se retourna ; quand il eut un peu réchauffé sa poitrine, il se retourna de nouveau, le dos contre la cheminée.

Vers le matin la pluie cessa.

Le calme revint, brumeux, mort.

La gare apparut dans l'aube pâle et derrière elle, des tentes kirghizes.

Le mécanicien revint.

Apercevant le visage bleui de Michka, ses yeux troubles, emplis de souffrance, il lui demanda d'une voix douce :

— Tu voyages, camarade ?

Michka répondit plaintivement :

— Ne me chasse pas d'ici. J'ai gelé toute la nuit...

— Où vas-tu donc ainsi, tête sans cervelle ?

Tu périras.

C'est un soulagement lorsque les gens entament la conversation : on a plus d'audace. Michka ra-

conta où il allait, d'où il venait, en brochant un peu ; le tout pour lui, expliqua-t-il, était d'arriver à Tachkent ; là-bas il avait des parents qui avaient déjà écrit deux fois à sa mère pour lui demander de venir. Si, disaient-ils, il se trouve bien chez nous, il pourra rester tout à fait ; sinon il retournera à la maison avec un billet.

Le mécanicien l'écouta, considéra ses lèvres bleues et dit soudain :

— Viens avec moi.

Michka ne le crut pas du coup, mais quand il se trouva près de la chaudière et qu'il aperçut les bielles des roues, les boulons, les clefs, les manettes et le four ardent de la locomotive, dans sa tête affamée jaillit une idée troublante : où était-il ?

Le mécanicien tourna une manette et là-haut, sur le toit, un sifflement retentit ; il tourna une autre manette et la machine soudain démarra, s'envola, d'abord tout doucement, prudemment, puis à toute allure, et avec une telle vitesse que le cœur de Michka en fut oppressé et que ses pensées se confondirent dans sa tête. Quelle force les entraînait donc et qui avait construit tout cela ?

Aux montées la locomotive ralentissait, puis elle repartait à toute vapeur. Le mécanicien en chemise noire regardait par la fenêtre en fumant sa pipe ; un autre jetait du bois dans la gueule du

four ; soudain, saisissant Michka, ce dernier cria au mécanicien :

— Camarade Kondratiev, si on le jettait dans le feu au lieu de bûche ?

— Vas-y, se mit à rire Kondratiev. Le four chauffera mieux...

Michka considérait ces inconnus avec un grand respect ; il voyait qu'ils se moquaient de lui et leurs plaisanteries et la chaleur de la locomotive le réconfortèrent et l'égayèrent. Et quand le camarade Kondratiev ouvrit un petit robinet, emplit d'eau bouillante une théière, but, puis passa un gobelet à Michka, celui-ci, touché, dit avec ferveur :

— Il y avait longtemps que je n'avais plus bu d'eau chaude.

Kondratiev rompit un morceau de pain :

— En veux-tu ?

Non, la croûte n'y était pour rien.

Michka n'était pas rassasié ; c'était bien peu que cette croûte sèche, ce n'était pas le pain qui avait réchauffé son cœur, mais la caresse, le sourire tendre du camarade Kondratiev. Il se croyait à la maison, sur le four tout chaud ; il somnolait la plupart du temps, inconscient, et fâtant inconsciemment son couteau dans sa poche, il songeait, tranquille et joyeux :

— Quelles braves gens !

Comme ils approchaient d'une grande gare, Kondratiev dit :

— Toi, Mikhaïla, tu vas descendre ici : la locomotive s'en ira au dépôt pour y être réparée. Nous lui donnerons un bon tour de clé pour qu'elle ne nous fusse pas d'histoires, puis nous repartirons pour Tachkent... Maintenant, il n'y a plus loin.

Michka hochà la tête.

— De quoi as-tu peur ?

Les gens ne se ressemblent pas. Il y en a qui vous font monter, et d'autres vous chassent...

Kondratiev lui tapa sur l'épaule :

— N'aie pas peur, Mikhaïla, tu viendras avec moi ; seulement ne t'écarte pas trop. Aussitôt que la locomotive quittera le dépôt, je sifflerai deux fois, tiens, dans ce sifflet, et tu accourras. Compris ? Si tu ne me vois pas près de la locomotive, attends...

— Bien, camarade, ainsi je ferai.

— Hop !

— En attendant j'irai voir nos paysans dans la gare ; qui sait, je trouverai peut-être quelqu'un de connaissance. Vous fumez la cigarette ?

— Pourquoi ?

— J'ai peut-être idée de vous en acheter.

Kondratiev sourit :

— Si tu m'achètes des cigarettes, je ne te prendrai pas avec moi.

Dans la gare Michka le regarda tendrement dans les yeux, descendit de mauvais gré, s'assit derrière les wagons, se déchaussa, abandonna ses sandales d'écorce, après en avoir retiré les cordons, jeta ses bas par dessus son épaule et, pieds nus, la casquette bien enfoncée sur les oreilles, s'en alla au marché. Il ne voulait pas payer le pain trop cher et il demanda le prix à plusieurs marchands, sans se lasser, comme un vrai paysan en quête d'un cheval. Les prix étaient partout les mêmes : Michka avait très faim, surtout quand il voyait des miches ; après avoir jeté un dernier regard à son billet de mille roubles, il acheta un gros morceau de pain blanc, en dévora la moitié, souffla et pensa, fatigué, abourdi :

— C'est assez ; demain je mangerai le reste.

Des hommes passèrent qui portaient un corps sur un brancard. Michka regarda la barbe brune, les pantalons bleus, les talons nus, bleuis, recueillit en soi la peine d'autrui, plaignit le mort :

« Tout de même, j'ai de la chance : lui, il est mort tandis que moi je voyage tranquillement. »

Derrière la gare des hommes étaient assis, des femmes, des vieillards, des jeunes filles — tout un troupeau affamé. Michka interrogea deux paysans :

— D'où venez-vous ?

Ils ne répondirent pas.

Michka se fâcha.

— Pourquoi ne me répondez-vous pas ?

Alors l'un dit :

— Toi, le gosse, laisse-nous tranquilles ; on a assez de peine sans toi...

Et l'autre ajouta :

— Il y a quatre jours que nous moisissons ici, ce n'est pas le moment de venir bavarder...

Michka parla comme un homme :

— Moi j'ai connu encore pis que vous, j'ai passé des nuits tout seul dans la steppe, j'ai marché.

— Tu as marché ?

— Bien sûr, la misère m'y forçait.

— Tu ne sais pas ce que tu dis, répliquèrent les hommes en le regardant de travers.

Michka rajusta la vieille casquette du père et se mit à raconter comment ses camarades l'avaient abandonné, comment il avait passé une nuit en pleine steppe et une autre dans une guérite, tout seul ; puis il s'était trouvé un mécanicien, le camarade Kondratiou, qui l'avait fait monter sur sa locomotive, lui avait donné du thé de sa théière et un peu de pain. Si les braves gens comme lui étaient plus nombreux, tout le monde serait déjà arrivé à destination.

Michka racontait avec calme, d'une voix assurée, ferme, et sa taille en paraissait plus haute. Les hommes l'écoutaient attentivement, ceux de derrière s'étaient rapprochés pour le regarder bien en face ; lui, heureux et repu, brandissant sa paire de bas, était debout au milieu d'eux, comme un petit prophète chargé d'entraîner et de reconforter son peuple dans un exode lointain. Séduit par l'effet produit, il conclut en plastronnant :

— Je vais maintenant monter sur la locomotive.

— Sur quelle locomotive ?

— Celle du camarade Kondratiev.

Et il s'en alla.

Il se retourna vers les paysans et pensa :

« Ils m'envient ».

Deux locomotives de manoeuvre passèrent, avec des sifflements aigus, des wagons s'accrochèrent, des tampons ferraillèrent. Des aiguilleurs jouèrent un air sur leurs trompes étroites. Apercevant un chef de train qui portait deux fanions à sa ceinture, Michka demanda :

— Camarade, où vont ces locomotives ?

— Dans mon c... répondit le chef de train.

— Aha !

— Oui, mon garçon.

Tous deux se mirent à rire.

Le chef de train s'en alla et Michka resta, debout,

pièds nus sur le rail brûlant. Un soldat rouge, armé d'un mousqueton, passa ; Michka avait encore envie de bavarder :

— Camarade, quelle heure est-il maintenant ?

— Et quelle heure veux-tu qu'il soit ?

— Il y a bien deux heures que le déjeuner est fini ?

— Pour sûr, dit le soldat rouge. Deux grandes et une petite.

Michka ne se fâcha pas : puisqu'on plaisantait avec lui, il voulait plaisanter aussi. La veille il avait encore peur ; mais aujourd'hui, après avoir mangé, il était plus gai. Si seulement on pouvait casser chaque jour une petite croûte.

Près de la guérite un aiguilleur tenait une corne de cuivre dans la main. L'instrument était astiqué, luisant, et l'aiguilleur avait une grande barbe et des yeux pas méchants. Michka s'approcha de lui et dit pour tner le temps :

— Camarade, tu ne veux pas acheter mon couteau ?

— Qu'en ferais-je ?

— Sait-on l'il peut servir.

— Bon, fais le voir.

Avant de montrer son couteau, Michka ramassa par terre un gros copeau.

— Coupe le, tu verras, c'est un vrai rasoir.

L'aiguilleur essaya ; le couteau coupait bien.

— Tu ne l'as pas volé, par hasard ?

Michka fut offensé : c'était son propre couteau ; défunt le père l'avait rapporté du service, et n'était la misère, il ne le vendrait pour rien au monde parce qu'il n'en retrouverait pas un pareil, surtout ici. : Même à Bouzoulouk, chez eux, pour sûr il n'en existait plus...

— Quel Bouzoulouk ?

— C'est une ville, plus petite que Samara...

Ils bavardèrent longuement.

Michka ne vendit pas son couteau, mais il n'en avait pas grand besoin pour le moment. De temps à autre il tendait la main, ôtait la vieille casquette du père et disait tranquillement d'un ton nullement plaintif :

— Donnez-moi un morceau de pain !

On lui criait :

— Va t'en au diable, sale gosse ; vous êtes tous plus embêtants qu'un boisseau de puces.

Avant, Michka se serait fâché, mais maintenant il mendiait non par misère, non parce qu'il avait le ventre vide, mais en manière de farce : il avait dans sa poche un petit morceau de pain et n'avait plus peur. Dans un wagon deux personnes s'attendaient à la fois : l'une, qui lisait un livre, lui jeta un trognon de pomme rongé par un gros ver,

l'autre, en lunettes bleues, le chargea d'épluchures de pastèques. Michka, tout heureux, mangea les épluchures avec l'écorce, souffla et tout en flânant, le ventre alourdi, il ne remarqua pas que le soir tombait : les ombres du crépuscule s'allongeaient, les lanternes étaient allumées.

Près de l'aguitpouknt (1) quelqu'un jouait de l'accordéon. De la foule qui s'était rassemblée se détacha un jeune paysan en savates moldaves qui élargit habilement le cercle, frappa son bonnet contre la terre, tapa du pied et cria gaiement à l'accordéoniste :

— Active un peu !

Puis il s'adressa aux badauds :

— Attention, les enfants, arrière la misère ! Nicolas, dansons avant de mourir ; de toutes façons en n'en a plus pour longtemps...

L'accordéon entama le Komarinski (2).

Le paysan claqua dans ses mains, se courba, s'accroupit, lança ses jambes en l'air, retomba sur ses talons, tourna sur les pointes, siffla, hulula, bondit soudain, fit un cumulet et s'en alla en se balançant sur ses jambes écartées.

(1) Aguitpouknt : bureau de propagande politique (N. d. T.).

(2) Danse populaire russe dont la chanson est citée plus bas : Ilé là, toi, fils de chien, paysan de Komara (N. d. T.).

— Eh là, toi, fils de chien, paysan de Komara, pourquoi, pourquoi penches-tu ta pauvre tête ?

Tandis que l'accordéon jouait et que le paysan dansait joyeusement, des hommes passèrent, portant sur un brancard une femme écrasée qui baignait dans son sang. Était-elle tombée par accident sous les roues d'un train en manœuvre, ou s'était-elle jetée exprès dessous, de détresse et de faim, nul ne le savait, nul ne s'en préoccupait.

Michka n'aperçut que la tête aux longs cheveux défaits qui pendait comme celle d'une brebis égorgée, et une angoisse lourde, amère, non pas une pitié enfantine, étreignit son cœur. Il s'en alla, dans la lueur pâle des lanternes, accablé, écrasé par de nouvelles pensées, et il ne voyait plus que le malheur noir implacable : des femmes pleuraient, des enfants hurlaient, des hommes s'injuriaient méchamment... Et la locomotive qui ne sortait pas du dépôt !

Michka était fatigué, il avait besoin de dormir, mais il ne se coucha pas : s'il s'endormait, il risquerait de rester encore en panne.

La nuit passa, le matin trouble parut et la locomotive n'arrivait toujours pas. Ni le camarade Kondratiev.

« Se pourrait-il qu'il ait menti ? »

« Se pourrait-il qu'il soit parti ? »

Les wagons de la voile étaient là, en longue file ; tout le monde dormait encore ; Michka ne pouvait interroger personne et il ne pouvait pas deviner si ces wagons étaient les mêmes ou d'autres. Il en fut dépité et effrayé : après un si long voyage, après la marche dans la steppe, de nouveau la malchance. Pour sûr il n'arriverait jamais au bout et mourrait quelque part, parce qu'il faisait faute sur faute. Il aurait dû rester au même endroit et attendre, mais il était parti écouter l'accordéon.

« Ah, l'idiot, l'idiot ! »

XXXI

Le ciel derrière la gare s'empourprait légèrement et une angoisse mortelle écrasait le cœur fatigué de Michka. Il était prêt à pleurer, à s'arracher les cheveux, lorsque du dépôt, haletante et joyeuse, sortit une locomotive reposée qui poussa un grand cri dans le silence du matin ; le cœur de Michka se mit à danser la gigue.

« La voilà, mon petit, la voilà ! »

Il s'écarta pour éviter les roues et aperçut à la lucarne de la locomotive le camarade Kondratiev

qui le regardait, la pipe aux dents comme la veille. Lui aussi aperçut Michka et lui cria quelque chose, mais Michka ne l'entendit pas et se mit à courir sur les traverses après la locomotive. Elle recula vers les wagons, les tamponna, s'arrêta. De nouveau le camarade Kondratiev cria à Michka qui reniflait du nez :

— Eh bien, Mikhaïla, nous partons ?

Du coup tout son corps lui démangea ; mais il ne trouva pas les mots qu'il aurait fallu dire. Il rajusta sa casquette, se gratta le cou et répondit très haut :

— Je n'ai pas dormi de la nuit.

Le camarade Kondratiev se mit à rire :

— Tu es un as, je le sais. Monte vite, sans quoi je partirai seul.

De nouveau, comme dans les autres gares, les hommes couraient, les femmes pleuraient, criaient, imploraient ; lui était assis tranquillement dans un coin, sur un plancher, non pas n'importe où, mais sur une locomotive et il ne se contentait pas d'être assis, il souriait sans cesse. Il se rappela Seriojka et Trophine et pensa :

« Voilà où il faudrait qu'ils me voient ! »

Le camarade Kondratiev tisonna son feu et les bâtiments de la gare reculèrent lentement. Michka n'y tint pas ; il quitta son coin et heureux, joyeux,

fier, il regarda par la porte étroite : il aperçut deux paysans qui couraient à côté de la locomotive, une femme avec son enfant, un soldat rouge en armes, il entendit un gémissement...

Les lanternes, les arbres, les vieux wagons sans roues, le linge qui séchait dessus, les bois en grumes, les charrettes, les planches disparurent plus rapidement et la steppe apparut, gaie, d'azur. Des étangs défilèrent, cachés dans des roseaux verts, des rivières transparentes, puis de nouveau, la large steppe, puis encore des roseaux verts, des collines, des pierres, le sable. Michka regardait de ses yeux avides et brillants ; dans ses pensées il remerciait chaudement le camarade Kondratiev de l'avoir pris avec lui comme si c'était son fils. Et le camarade Kondratiev, devinant la joie de Michka à ses yeux brillants, lui demandait exprès :

— Eh bien, Mikhaïla, comment ça va ?

— Tout doucement.

— Nous serons bientôt à Tachkent.

— Combien de jours encore ?

— S'il n'y a plus de longs arrêts : un jour, puis une nuit, et le matin suivant, nous y serons...

Michka aurait voulu dire quelque bonne parole pour que le camarade Kondratiev comprit combien Michka lui était reconnaissant, mais sa langue ne connaissait pas de telles paroles ; seuls ses yeux

brillaient, remplis d'amour et de dévouement. Il mangea le restant de son pain, sans-toutefois se rassasier et pensa aussitôt :

« C'est bon, je patienterai... »

Vers le soir le camarade Kondratiev lui demanda :

— Tu as bien faim, hein, Mikhaïla ?

Michka aurait eu honte d'embêter un si brave homme ; il répondit avec fermeté :

— Mangez, vous, d'abord ; de toutes façons vous ne pouvez me nourrir.

Mais le camarade Kondratiev reprit :

— Ne t'inquiètes pas, Mikhaïla, nous nous arrangerons. Tiens, casse-toi les dents sur cette croûte ; elles sont jeunes ; si tu n'y arrives pas avec les dents, tu la tremperas dans l'eau...

Kondratiev ne vit pas les yeux aimants et dévoués de Michka, il n'entendit qu'une voix tremblante :

— Grand merci, camarade !

La croûte desséchée s'amollit dans l'eau chaude, le cœur de Michka s'amollit aussi. Ayant mangé la croûte et bu son eau chaude, il tendit son solide couteau à Kondratiev et dit d'une voix tremblante :

— Prenez ce petit cadeau, pour votre bonté.

La voix de Kondratiev frémit aussi :

— Qu'en ferais-je ?

— Vous m'avez pris, vous avez eu pitié de moi.

— Merci, Michka, mets le dans ta poche.

Mais Michka supplia avec une telle ardeur, ses yeux brillaient d'une telle tendresse qu'un refus était impossible. Kondratiev accepta le grand couteau de paysan avec son trou dans le manche, le pendit à un doigt par sa ficelle, la balança, sourit et, penchant la tête par la fenêtre, il considéra longuement la steppe vespérale de ses yeux bons et riens.

Michka dormit, cette nuit là, d'un sommeil tranquille et reposant. Il vit en rêve sa mère, Iachka et Fedka, les paysans de Loputine et leurs femmes. Sa mère, qui avait chauffé le bain (1), s'approcha de son lit et lui dit tout bas :

— Tu dors, Michka ? Lève toi, mon fils, viens te laver après ton voyage, je t'ai préparé une chemise...

Michka se nettoya, se massa même avec une poignée de brindilles — son corps était harassé d'une si longue route — et sortit du bain grandi, méconnaissable. Il se mit à table et raconta l'histoire du camarade Kondratiev.

(1) Les paysans se lavent en entier chaque semaine à l'eau chaude dans une bûtte spécialement construite à cet effet (N. d. T.).

— Et mon Seriojka ? demande la mère de Seriojka. Où l'as-tu abandonné ?

Michka répondit avec calme :

— Seriojka n'a pu résister : je l'ai laissé à l'hôpital et il y est mort.

La mère de Seriojka se mit à pleurer, à se plaindre de Michka, mais les paysans de Lopatine dirent :

— Mikhaïla n'y est pour rien ; chacun peut mourir...

Comme Michka voulait sortir dans la cour pour examiner ce qui restait de l'attirail, le camarade Kondratiev en personne entra dans la maison et lui cria dans l'oreille :

— Lève-toi, lève toi !

Michka, ahuri, sursauta, aperçut Kondratiev, entendit sa voix joyeuse, réconfortante :

— Eh bien, Michka, tu vois ?

— Quoi donc ?

— Nous arrivons à Tachkent.

Le cœur de Michka battit à se rompre, comme s'il tombait dans un trou ; ses yeux se troublèrent. Au début il ne voyait rien qu'une tache verte qui s'enfuyait le long de la locomotive ; mais quand la machine ralentit, apparurent les jardins de Tachkent, des murs de terre, des arbres élancés.

— Hé, le Tachkentois !

Le long des jardins passaient des charrettes étonnantes, féeriques, des *arbys* à deux brancards énormes. Des chevaux bien nourris, avec des rubans à leur queue et à leur crinière, jouaient de leurs grelots. Des gens merveilleux, aux têtes enturbannées, les montaient ; une poussière blanche, épaisse, s'élevait sous les roues immenses et couvrait les jardins, les arbres, cachait tout.

Plus loin apparurent, en selle sur de petits poulains (c'étaient des ânes), de gros paysans à barbes noires, eux aussi enturbannés, qui frappaient sur le cou de leurs montures à coups de baguettes ; les poulains marchaient sans rênes, en secouant leurs longues oreilles et leur queue était pareille à celle des jeunes veaux.

La locomotive s'arrêta un instant.

Michka se pencha, aperçut des marchands qui portaient des paniers sur leurs têtes, entendit des voix étrangères. Dans les paniers, dans les hottes se trouvaient des pommes de toutes sortes et maintes choses encore, des espèces de fruits en grappes noires et vertes, de grandes galettes blanches.

« C'est la bonne vie ! » pensa Michka, en léchant ses lèvres sèches, affamées.

Kondratiev demanda :

— Eh bien, Mikhaïla, tu es heureux maintenant ?

Il ne le savait pas lui-même très bien : il était heureux et il avait le cœur serré ; trop d'émotions à la fois.

Kondratiev le rassura.

— Ne t'inquiète pas, Mikhaïla, maintenant tu es sauvé.

— Il y a des Russes ici ?

— Il y a de tout. Quand tu seras en ville, tu verras. Tu sais où habitent tes parents ?

Michka eut honte, rougit, se détourna.

— Oui.

— Ce sont des proches parents ?

— Plutôt éloignés.

Kondratiev le pressait de questions et Michka pensait avec tristesse :

« Je mens. Ne le vois-tu pas ? »

Dans la gare, il regarda une dernière fois le camarade Kondratiev et le salua bien bas ; ses yeux soudain clignotèrent, des larmes inattendues roulèrent sur ses joues ; il dit du fond du cœur :

— Eh bien, camarade, grand merci.

— Il n'y a pas de quoi, Michka, ce n'est rien, ne me remercie pas. Bonne chance.

— Et vous reviendrez encore par ici ?

— Je voyage toujours sur cette ligne...

— Eh bien, adieu, qui sait si nous nous reverrons.

— Adieu, Michka, bon voyage.

Michka sauta à terre, jeta ses bas par dessus son épaule, se retourna, salua encore une fois le camarade Kondratiev, puis, tout en regardant autour de soi, ébahi par les maisons de pierre, brûlantes sous le soleil, par les grands arbres couverts de poussière, il tomba comme une petite goutte dans la mare humaine. Il mit sa main dans sa poche et trouva... son couteau.

« Qu'est-ce ? »

Tout d'abord Michka s'étonna, voulut courir vers la locomotive, puis il pensa, soulagé :

« Ce n'est pas un homme à l'accepter. »

Dans la gare gisaient des hommes et des femmes, nus, demi-nus, noircis par le soleil de Tachkent, malades, mourants. Michka les vit de loin, s'approcha, s'arrêta et songea :

« Même ici le pain manque donc ! »

Il sortit.

Timidement il s'engagea dans une rue verte bordée de grands arbres, puis s'arrêta.

Il renversa la tête pour examiner un gros arbre noueux, jeta un regard sur un paysan à la barbe noire (un Sarte) qui montait un petit âne, et soudain eut peur : à sa rencontre s'avancait une personne ou un monstre : on voyait les bras, les jambes, la tête, mais par devant, à la place

du visage, pendait un voile noir (1). Michka s'écarta de cette étrange bête, fronça les sourcils, fit une grimace et se remit en route dans la « rue étroite qui conduisait à la ville poussiéreuse, sèche, brûlante. Longtemps on put entrevoir sa tête coiffée de la grande casquette du père, les bas blancs jetés par dessus l'épaule. Puis il s'arrêta, contempla un aryk (fossé) sale, poussiéreux, puis continua sa route, tourna le coin et disparut...

(1) Les femmes tartes sortent le visage couvert (note de l'auteur).

XXXII

Par une journée d'automne claire et douce, le train de Tachkent s'arrêta dans une petite gare entre Bouzoulouk et Samara. Des wagons, des plates-formes descendirent des paysans. Le train ne s'arrêta pas longtemps. Quand les wagons se remirent en marche, martelant les rails de leurs roues d'un air affairé, sur le sable dur à demi gelé, près de la voie, se dressaient en tas des sacs de blé, marqués de croix, de traits, de lettres inégales et tortues.

Sur deux sacs de trois pouds environ chacun, était inscrit au crayon-encore : *Mikh. — Dodon.*

Un garçon trapu, hâlé, coiffé d'une grande casquette déchirée, s'approcha des sacs, en examina attentivement les ligatures, y enfonça le doigt, gonfla d'un air satisfait ses joues mal lavées et brunies.

Dans le ciel clair et lointain passa un nuage bleu qui accrochant un bout de soleil, jeta une ombre légère. Le gamin bronzé écarta largement ses jambes enveloppées de loques, comme un vrai paysan, considéra avec calme et autorité les deux sacs solidement liés, renifla, aspira une bouffée de l'air âpre de l'automne, toussota, secoua la tête.

« Il fait froid chez nous. Pour sûr, il gèle la nuit »....

C'était Michka.

A Tachkent il avait longtemps couru les marchés, couché au pied des palissades, traîné le long des aryks sales ; il avait failli mourir d'un mal de ventre dont il ne pouvait se débarrasser. Des jours entiers, la diarrhée l'avait perdu, les pommes et les pêches pourries lui avaient empoisonné les entrailles. Pourtant il avait surmonté les moments difficiles, il avait résisté, il avait supporté les poux, la saleté et le mal de ventre... Il avait mangé son

couteau et sa courroie, ramassé des pommes pourries, tendu la main pour mendier ; tout cela l'avait éreinté, éccœuré ; ce n'est pas ainsi qu'on peut rapporter du grain à la maison et Michka avait besoin de blé pour semer, pour faire marcher le ménage.

Il s'était embauché comme manœuvre chez un riche Sarte, il avait rencontré des paysans de Bouzoulouk et était parti travailler avec eux dans la steppe. Il avait battu du blé au fléau, fauché des roseaux, il avait gagné deux sacs de quatre pouds chacun, et en avait vendu deux pouds pour payer son voyage et manger en route, car il ne voulait plus demander l'aumône, et il était revenu dans son pays avec les autres.

Il n'y avait personne de Lopatine à la gare.

Deux charrettes du village voisin vinrent se placer près des sacs ; lorsque les paysans eurent chargé dessus leur blé, Michka dit aux charretiers :

- Prenez aussi mes sacs, je paierai.
- Ce sera lourd, répliquèrent les charretiers.

Michka leva les bras.

— Ce n'est pas lourd du tout. Six pouds, tout au plus. Nous ne sommes pas pressés, nous irons tout doucement : de toutes façons vous devez passer près de chez nous.

Les chevaux aux échines osseuses s'arqueboutèrent, les roues grincèrent leur chanson bien connue, les charrettes de bouleau craquèrent, et les sacs chargés d'un lourd grain fauve s'en allèrent doucement sur le chemin étroit, dans le calme transparent des champs déserts.

Michka marchait à côté des autres paysans, derrière les charrettes, regardait avidement les buttes, les creux, les taupinières et pensait à sa mère :

« Est-elle vivante ? »

Il considéra de ses yeux émus les champs dénudés, tint un instant dans la paume de sa main une motte durcie, ramassée dans une terre en friche et soupira :

« Combien coûtent maintenant les chevaux, chez nous ? »

Leur izba, aux vitres vertes, aux petites fenêtres, était silencieuse. La cour était envahie par une petite herbe chevelue et des orties ; un collier abandonné pointait son nez en l'air.

Sa mère ne vint pas à sa rencontre.

Ni Iachka, ni Fedka n'accoururent.

Les charretiers portèrent dans la cour les sacs de froment, et les posèrent sur le banc en dessous de la fenêtre.

Personne ne venait à la rencontre du voyageur.

Son cœur frémit, ses yeux se troublèrent.

Le vieil Ignati sortit sur le pas de sa poterne, porta sa main devant ses yeux pour mieux examiner les charrettes chargées de sacs et cria d'une voix faible :

— Des secours, quoi, et pour qui ?

Quelqu'un, en face, regarda par la fenêtre.

Michka distribua du grain aux charretiers en paiement de leurs services et courut vers le vieillard desséché, brandant.

— Père Ignati, que sont devenus les miens ?

Le père Ignati le fixa de ses yeux ternes, ahuris, et saisit sa barbe de ses doigts tremblants.

— Attends, attends, d'où viens-tu ?

Deux femmes s'approchèrent, lâtèrent les sacs déposés sur le banc, ramassèrent deux grains tombés et dirent d'une voix traînante :

— Mon Dieu, qu'est-ce qu'il a rapporté !

Dans l'izba sombre et vide, sur le lit nu, sous le regard mort des deux icônes du coin, gisait sa mère malade.

Iachka et Fedka étaient morts.

Michka se pencha sur sa mère et lui dit tout bas :

— Maman, lève-toi, je suis arrivé.

La mère, effrayée et réjouie, remua faiblement les lèvres :

— Oh Seigneur ! Michenka !

— Je t'ai apporté du pain, maman, pour toi.

Il tira de sa poche un morceau de pain durci, une poignée de pommes séchées et les glissa dans la main de sa mère.

— Tiens, maman, mange !

— Tu es vivant, c'est vrai, mon fils ?

— Je suis vivant, maman, n'aie pas peur.

Michka était près de sa mère, bruni, grandi, méconnaissable et elle lui caressait les joues de ses doigts amaigris.

— Ah, c'est toi, mon petit !

Puis il inspecta longuement la cour abandonnée où poussait l'herbe chevelue. A la vue d'un tas de vieux crottin, il songea à un cheval : il allait falloir en acheter un. Il aperçut dans le poulailler deux plumes sur la paille noircie et soupira tristement : il allait falloir remettre tout en état. Ni cheval, ni poules...

Un moineau rescapé s'envola sous le toit troué de l'étable ; il se posa sur une solive, ébouriffa ses plumes et regarda pensivement Michka de ses yeux clignotants.

Michka se mit, lui aussi, à songer en regardant le moineau. Il ramassa le collier noirci, le déposa dans un coin, s'arrêta près des sacs de blé et dit avec fermeté :

— Bon, ce n'est pas le moment de se lamenter, il faut s'y remettre !